

POLONIA

REVUE HEBDOMADAIRE POLONAISE

PARAISANT CHAQUE SAMEDI



PRENUMERATA
w Paryżu i na prowincji:

KWARTALNIE... 4 fr.
PÓŁROCZNIE... 6 fr.
ROCZNIE... 10 fr.

Zagranicą:

PÓŁROCZNIE... 8 fr.
ROCZNIE... 15 fr.

ABONNEMENTS
Paris et Départements:

TROIS MOIS... 4 fr.
SIX MOIS... 6 fr.
UN AN... 10 fr.

Étranger:

SIX MOIS... 8 fr.
UN AN... 15 fr.

REDAKCJA I ADMINISTRACJA — 10, rue Notre-Dame-de-Lorette, 10, PARIS — RÉDACTION ET ADMINISTRATION

LE MIRAGE AUSTROPHILE

Il n'y a plus d'illusions à se faire, les puissances germaniques, l'Autriche elle-même, ne sont pas les amis de la Pologne.

Il peut se trouver à Vienne des aristocrates qui sympathisent avec la noblesse polonaise; il peut se trouver des prélats qui ont beaucoup de tendresse pour les multiples couvents qui couvrent la Galicie; il peut se rencontrer au Parlement viennois et dans la société, des hommes tolérants et d'esprit juste, des bourgeois, des démocrates ou des socialistes qui ne ménagent pas les paroles bienveillantes à l'adresse de la Pologne et des Polonais; mais on ne trouve personne dans le gouvernement, on n'entend aucune bouche autorisée dans l'opinion viennoise, pour dire que la Pologne et ses vingt millions de Polonais, ont le droit de vivre d'une existence libre aussi bien que le royaume de Hongrie ou la monarchie autrichienne.

Au contraire, plus les événements se précipitent et plus l'on voit que l'Autriche, entièrement dominée par l'Allemagne, n'a plus seulement la force de penser à ces projets de royaume polonais dont l'archiduc de Sarajevo se plaisait à entretenir, dit-on, certains hommes politiques polonais comme Dzierżyński.

L'Autriche n'est plus au fédéralisme libéral, elle est plus que jamais au centralisme autoritaire.

L'Autriche ne s'attarde plus à des distinctions entre Tchèques, Allemands, Slovénes, ou Croates; elle ne veut plus que des Allemands dans ses états.

* *

On avait pu croire, dans certains groupes polonais, que l'autorité autrichienne, après le recul des Russes, allait s'établir à Varsovie, plutôt que l'administration allemande.

Le grand-duc Nicolas avait conquis Lemberg, un archiduc prendrait Varsovie. Mais pas du tout! Et les légions polonaises au service de l'Autriche n'ont même pas été autorisées à défilé dans la capitale polonaise.

On espérait du moins que la plus grande partie de la Pologne russe serait soumise à l'autorité autrichienne, que le partage du royaume rappellerait celui de 1795, entre la Prusse et l'Autriche. Pas même! L'Allemagne s'est réservée les deux tiers du Royaume, et déjà elle en a détaché le gouvernement de Suwalki pour l'unir à la Lithuanie.

Supposez donc que les choses restent en l'état et que la paix intervienne dans les conditions où nous sommes. A qui ferez-vous croire que l'Allemagne renonce à jamais à Lodz et à toute la région industrielle qui environne cette grande

citée où les Allemands et les juifs allemands sont déjà si nombreux?

Et comment croire aussi que l'Allemagne, désireuse d'assurer sa frontière dans l'est, pourra se priver des forteresses de Modlin, d'Ostrolenka et d'Ossowiec, dans la vallée de la Narew?

Quant à Varsovie, pourquoi l'Allemagne l'abandonnerait-elle? Pour la céder à l'Autriche? Est-ce l'Autriche qui l'a conquise? Sont-ce les Autrichiens qui ont percé les lignes de Blonie et de Góra-Kalwarya?

Alors vous voyez bien que la Pologne russe va rester divisée, partagée, telle que nous la trouvons maintenant.

Vous voyez bien que c'est seulement sur un tiers de la Pologne russe que s'exerceront les « bienfaits » que l'autorité autrichienne a répandus sur la Galicie, avec la générosité et la profusion que l'on sait!

* *

Je n'ignore pas que ces « bienfaits », beaucoup les ont proclamés et que j'ai dû les reconnaître aussi; j'ai même écrit un livre pour en informer l'univers qui n'en a point paru autrement ému.

Mais entre l'autonomie partielle et purement administrative dont jouit la Galicie, et l'autonomie complète, politique et administrative que les Polonais patriotes (et ils le sont tous) réclament et attendent de cette guerre, comme un minimum de satisfaction à leurs aspirations nationales, eh bien! il y a un abîme!

Et cet abîme, soyez bien certains que ce ne sont pas les Allemands d'Autriche et moins encore les Allemands pangermanistes de Bohême qui sont disposés à le combler. Ce ne sont pas non plus les Madgyars orgueilleux de Buda-Pesth, si mal venu à parler du droit des nations, eux qui en oppriment quatre ou cinq; les Madgyars autoritaires, responsables en grande partie de cette guerre, par leurs intrigues et leurs ambitions, et qui verront toujours d'un mauvais œil s'élever en Autriche une puissance polonaise capable de se comparer à la puissance hongroise.

Est-ce un avenir, est-ce un idéal pour vingt millions de Polonais, que cette petite existence ratatinée de province autrichienne, cette balance continuelle entre les intérêts nationaux et le « respect de la Monarchie et du Monarque », et cet abandon « du rêve sacré des pères et des aïeux » qui ont tant souffert pour ressusciter une Pologne libre et unie dans sa langue, sa religion et son indépendance?

* *

Ah! je sais bien, les promesses de la Russie sont comme les glaces de la Bérézina; on passe aujourd'hui, c'est solide; et demain, c'est la débâcle!

Mais dites-moi donc, Polonais: que craignez-vous encore de la Russie? Depuis cent ans, n'êtes-vous point ses vainqueurs; n'avez-vous pas triomphé de ses popes, de ses tchinovniks, de

ses barons allemands, de ses gouverneurs allemands, de ses colons allemands, que si aveuglément elle attirait chez vous?

L'histoire polonaise depuis un siècle, n'est-elle pas une victoire continuelle et permanente sur ce que la Russie renferme de nuances, sur ces éléments de rapine, de vol et de brutalité qui si longtemps ont opprimé les Polonais, mais en opprimant aussi le peuple russe?

Et vous qui dans ce siècle, avez triplé votre population et décuplé votre richesse; vous qui avez survécu à deux révolutions terribles; vous dont le renom de tendre et enthousiaste attachement à la patrie, plane sur le monde comme l'un des sentiments des plus touchants, commun à tous les hommes, vous qui avez tant souffert et tant résisté, vous baisseriez la tête, vous craindriez la lutte, et moins braves que le peuple russe vous auriez peur de l'avenir?

GEORGES BIENAIMÉ.

LE RÔLE HISTORIQUE de la Pologne

II

On pourrait presque avancer que l'idée même de la patrie polonaise et de l'unité polonaise se sont formées dans cette lutte interminable contre le voisin astucieux, hardi, tenace et rapace.

Le règne de Mieczyślas I^{er} est précisément rempli par des combats innombrables contre les Margraves Odo et Wichman qui s'efforcent alors d'étendre leurs marches au delà de l'Oder (Odra). Contraint en 963 par l'empereur Othon I^{er}, à la prestation de foi et hommage, Mieczyślas s'émancipe bientôt et laisse à Boleslas le Vaillant une Pologne complètement indépendante. Quand l'empereur Othon III, en l'an 1000, visite Boleslas à Gniezno (Gnesen), les bases du puissant État slave sont posées. Mais les bons rapports des deux voisins ne durent pas longtemps. En 1002, Othon III meurt et la lutte recommence.

La paix de Budziszyn (1) (Bautzen) en 1018, très avantageuse pour la Pologne; puis les échecs décisifs d'Henri V, empereur d'Allemagne, en 1109 sous les murs de Wrocław (Breslau); enfin la conquête de la Poméranie par le roi Boleslas III surnommé la Bouche-Torse entre 1109 et 1130 (2) — ces faits jalonnent l'histoire de la lutte polono-allemande aux XI^e et XII^e siècles. En revanche, au siècle suivant, la fortune sourit aux Germains.

Depuis la mort de Boleslas III, la Pologne est divisée et affaiblie. Un de ses princes, Konrad de Mazovie, dans ses démêlés avec les habi-

(1) Entre Boleslas le Vaillant et Henri II, duc de Bavière.

(2) Il a conquis toute la Poméranie avec les villes Naklo, Szczecin (Stettin) et l'île de Rugia (Rügen). La conquête par les armes fut suivie d'une propagande heureuse du christianisme.

P
D

tants de Prusse, appelle à son aide l'Ordre teutonique (1).

L'année de cet acte (1225) est une des plus néfastes dates de l'histoire polonaise. Car, avec ces chevaliers de l'Ordre teutonique, s'installe au nord de la Pologne son ennemi le plus redoutable : un foyer du germanisme expansif et dévorant, une barrière entre l'Etat polonais et la mer, le futur Royaume de Prusse — en un mot.

En même temps, à l'ouest, les Allemands du Brandebourg menacent sérieusement les terres polonaises. Enfin, pour combler la mesure après la courte invasion mais terriblement dévastatrice des Tatars en 1240, les villes polonaises à moitié détruites et dépeuplées attirent les colons allemands. Ils arrivent en masse : une véritable invasion pacifique. Ainsi, au XIII^e siècle Cracovie même est menacée sérieusement d'être germanisée. Il est vrai qu'à la fin de ce siècle tourmenté (1295-96) le roi Przemyslaw reconquiert la Poméranie et Gdansk (Dantzig). Mais Przemyslaw est tué traîtreusement à l'instigation des Margraves du Brandebourg et la lutte recommence plus âpre.

En 1308 les Chevaliers teutoniques reprennent Gdansk en massacrant dix mille de ses habitants. L'année suivante l'Ordre domine toute la Poméranie. Son Grand Maître qui résidait jusqu'ici à Venise, s'installe maintenant à Malborg ou Marienburg, dans un château somptueux, édifié exprès pour lui.

Cependant le roi Ladislas le Bref, « ramasseur infatigable des terres polonaises », se bat pen-

(1) Il ne faut pas confondre ces Prussiens d'autrefois avec les Prussiens d'aujourd'hui qui n'ont de commun que le nom. Car ce sont les envahisseurs allemands du pays, les exterminateurs de la race primitive fondus avec les survivants de cette race qui ont pris ses terres et son nom.

dant plus de dix ans contre l'Ordre et contre le Brandebourg avec une ténacité qui défie le sort. Enfin la fortune des armes, instable jusqu'ici, se fixe de son côté. En 1331 une victoire décisive à Plovce coupe l'élan des Chevaliers pour peu de temps il est vrai. Les tendances nettement pacifistes du roi Casimir le Grand (1333-1370) donnent aux Chevaliers la facilité d'obtenir et de garder la Poméranie, d'ailleurs comme fief de la Pologne. Ce traité de Kalisz, conclu en 1343, avantageux somme toute pour l'Ordre, lui permet de se tourner avec une impétuosité menaçante contre la Lithuanie encore païenne. C'est précisément ce qui précipite le rapprochement et l'Union des deux pays voisins. Le premier fruit mûr de cet acte est la grande victoire de Grunwald (1).

Préparée par un effort politique et militaire long et réfléchi, elle marque un tournant décisif dans la lutte des deux camps slave et german. La Pologne, qui représente le monde slave, tient à cette heure la balance de l'histoire. N'en ayant pas profité rapidement, elle permet aux Chevaliers de se ressaisir. La paix est bientôt rompue par eux. Mais de nouveau battus ils acceptent en 1435 la paix dite « perpétuelle », qui toutefois ne dura pas plus de dix-neuf ans. Cette fois c'est la Prusse même qui se révolte contre ses maîtres sans scrupules. En 1454, les

(1) Il y eut environ 200.000 combattants des deux côtés. Les Teutons y eurent 18.000 tués et 40.000 prisonniers. Le Grand Maître périt et des 700 frères de l'Ordre, 15 seulement échappèrent à la débâcle. Les Polonais prirent à l'ennemi tous ses drapeaux et son camp avec un grand butin. On y trouva entre autres une grande quantité de fers destinés aux prisonniers polonais, des vins pour célébrer le triomphe et des torches incendiaires (!) pour brûler les villes et les villages en Pologne. — Cette bataille de Grunwald et Tannenberg ne paraîtrait pas aujourd'hui si importante. Taut s'en faut. Il en était bien autrement en 1410.

villes prussiennes et les notables ruraux attirés par la liberté polonaise s'offrent de leur propre gré à la Pologne.

Il s'ensuit une guerre terrible de douze ans. 300.000 hommes tués de part et d'autre, 18.000 villages (sur 21.000) détruits — voilà le bilan de ce conflit. Grâce à la ténacité du roi Casimir Jagellon, la victoire définitive reste aux Polonais et la paix « perpétuelle » de Torun (Thorn) est avantageuse. A cette époque, la prépondérance polonaise en Prusse arrive à son apogée. La Prusse est divisée. Sa partie occidentale ou la « Prusse Royale » avec Gdansk (Dantzig), Torun (Thorn) et Marienburg passe à la Pologne. La Prusse orientale ou « Ducale » avec Królewiec (Königsberg) reste sous la domination de l'Ordre dont le Grand Maître devient le vassal du roi de Pologne. La Prusse teutonique est cernée alors de tous côtés par la puissance polonaise, l'Ordre est menacé dans sa dernière enceinte. L'heure devient extrêmement propice à la Pologne pour l'anéantir. Au surplus, après être devenu protestant en 1525, le Grand Maître Albert Hohenzollern devenu avec l'assentiment du roi de Pologne « duc de Prusse » — sa principauté séculière perd la protection papale et impériale. Malgré cela, la Pologne, satisfaite par des apparences de soumission, flattée peut-être par l'éclat somptueux de la prestation de foi et hommage (à Cracovie en 1525), la Pologne laisse de nouveau échapper le moment. Il ne se représentera plus. La Prusse faible et isolée saura attendre son heure avec patience. Sa position géographique (l'encerclement complet) très difficile en face de la Pologne puissante — deviendra avantageuse, au moment où les forces polonaises baisseront. La Prusse essaie d'en profiter déjà pendant les guerres de Sigismond III (Waza)

A l'île d'Elbe

Par VENCESLAS GASIOROWSKI.

Traduit du polonais

par le Dr LOUIS COLONNA

Médecin-Major de l'Armée française,
mort au Champ d'Honneur en Alsace.

Encore une fois, les rayons du soleil avaient doré la chaîne des monts qui entourent Porto-Ferayo. Encore une fois l'aigle de l'étendard qui flottait fièrement sur le bastion de la Stella avait lancé ses derniers éclairs, et le globe de feu, avant d'aller s'engloutir dans les profondeurs de l'abîme, avait promené son dernier regard sur le dos des vagues écumantes et sur ce lambeau de terre surgi du sein des mers. Encore une fois, à l'occident, le soleil s'était couché, empourprant l'horizon et embrasant les nues, comme pour prolonger le jour qui s'éteint.

Mais déjà, sans le crépuscule qui, sous d'autres cieux précède et adoucit la chute du jour, effaçant, d'un seul trait, les traces du soleil, venait la nuit. Une nuit imposante, une nuit majestueuse. Elle avait jeté à travers l'espace son manteau parsemé d'étoiles, et s'était éteint le pourpre des nuages et s'était fondu le saphyr du ciel avec le saphyr de la mer.

Un croissant brillant à son front, elle marchait, silencieuse, recueillie, pleine de la mélancolie des eaux ; et, bercés par elle, sommeillaient, les montagnes, les bois, les vallons de l'île d'Elbe, les soupirs, les souvenirs, les espoirs d'un passé glorieux, les présages d'avenir qu'on chuchote en secret.

Près de Porto-Ferayo, dans une petite prairie que caressent les flots de la mer, se tenaient deux soldats. Ils rêvaient... Leurs yeux fixés dans le lointain, semblaient interroger l'énigme de demain.

Appuyés sur leur courte carabine, courbés par l'âge, le visage martial et sombre, ils paraissaient accablés sous le poids d'un même sort malheureux. N'était la différence de leur uni-

forme, de leur coiffure et de leur équipement, on aurait pu les croire frères du même régiment. Ils avaient, tous deux, une haute stature, de grosses mains bruniées par le soleil, le regard perçant et plein de flammes, les moustaches en broussailles, le même pli de la bouche, les mêmes boucles de cheveux argentés sur les tempes, et ils portaient, tous deux, une cocarde rouge et blanche avec une abeille d'or sur le milieu.

Les soldats gardèrent longtemps le plus profond silence, paraissant attentifs aux bruits qui, de Porto-Ferayo arrivaient par instant jusqu'à eux. Quand soudain, de Porto-Falcone éclatèrent des sons de cloche, d'abord incertains, puis de plus en plus distincts, puis battant leur plein dans un accord plus soutenu et plus harmonieux.

Un des soldats qui portait l'uniforme des lanciers, sortit de sa rêverie, tira son chapska et fit le signe de la croix.

L'autre soldat, coiffé du bonnet des grenadiers, regarda du coin de l'œil son camarade, et lorsqu'au dernier coup de cloches, le lancier remettait son chapska, il lui dit :

— Tu aurais dû te faire capucin !

Le lancier ne répondit pas.

— Hé bien ! sacré nom ! Tu ne dis rien ?

— Laisse-moi tranquille, répondit doucement le lancier, et il tourna la tête vers la nappe profonde et brillante de la mer.

— Vous faites toujours du sentiment, vous autres !... Ce nid d'hirondelles a été créé pour vous !... Il ne vous manque rien ici !... Pf... Moi, chaque fois que je vois toute cette eau, il me vient des nausées !... Hein ?

Le lancier avait poussé un long soupir.

— As-tu remarqué que le Petit Caporal a perdu de sa bonne humeur ?... Il nous a fait trimmer dur au début, quand il voulait jouer au jardinier et au maraîcher... La dernière fois que nous avons été commandés pour planter des arbres, les poings me démangeaient, sacrebleu !... Si, par hasard, quelqu'un de Balbignies nous avait vus !... Si la mère Suzanne savait que moi, le grenadier de la 1^{re} compagnie du 1^{er} bataillon... — Vrancourt ! répondit sèchement le lancier, il me semble que tu ne penses qu'à toi !

Le grenadier rougit de colère.

— Comment ! tu crois donc que je veuille épargner mes vieux os !... C'est vrai qu'il y a de quoi pourrir dans cette île de malheur, mais je

ne suis pas encore vermoulu !... Penses-tu qu'on puisse supporter si facilement d'être amoindri à ce point et privé de tout !... Ainsi, la semaine dernière... c'était notre fête !... Le 15 août !... Ce jour-là, autrefois, la gueule de trois cents canons lançait des vivats répétés !... A Schönbrunn, te rappelles-tu ?... Et en 1809 ?... Ce jour-là, nous aussi, nous allions lui souhaiter sa fête !... Et maintenant !... Pas une fusée à la congève !... Pas un coup de feu !... Figure-toi que c'est le Drouot qui a donné cet ordre-là !... Que le diable lui paralyse la langue !... De ma vie je n'ai vu une parade aussi lugubre !... Quand on pense que nous en sommes réduits à nous priver de quelques grains de poudre !...

— Il le faut quelquefois.

— Tu es donc fou !

— Il pourrait bien se présenter une plus grande solennité !

Vrancourt souleva ses sourcils touffus.

— Ecoute mon vieux : il me semble que l'on prendra bientôt des ânes pour remonter votre escadron. Comment !... Une plus grande solennité !...

— C'est possible. On parle de l'arrivée...

— De Madame Mère, reprit à la hâte le grenadier.

— Mais non !... On dit !...

— Mais parle donc, sacré nom !

— Tu ne bavarderas pas au moins, car tu sais, le Campbell...

— Ha bien ! si je rencontrais, entre quatre-yeux, ce sale Anglais !...

— Alors voilà : l'Impératrice doit venir avec son fils.

— Notre petit ?...

— On le dit.

Le grenadier suffoqué par l'émotion respira longuement avec effort ; puis il reprit :

— Notre petit !... Ça va, sacrebleu !... Est-ce que la mer ne lui fera pas de mal à ce petit morveux ?... Tiens ! Quel âge a-t-il donc au juste maintenant ? Quatre ans, ce me semble.

— Peut-être bien cinq.

— Il a dû bien grandir depuis, le petit polisson !... Mais... En es-tu sûr ?... Ce n'est pas une blague ?...

— Je ne le pense pas, c'est notre major qui l'a dit.

— Ne parle donc pas entre tes dents !

— Tu ne m'embêteras plus ?...

contre Gustave-Adolphe. Mais l'occasion vraiment favorable ne se présente pour elle qu'au moment où la Pologne est assaillie par diverses coalitions des Suédois, des Russes, des Cosaques, des Valaques et des Tatars. C'est donc en 1657 par le traité de Velava et de Lauenbourg que le Grand Electeur de Brandebourg détient la Prusse Ducale libérée déjà de l'obligation pénible de prêter serment aux rois de Pologne. A la fin du XVII^e siècle, l'électeur de Brandebourg et Duc de Prusse devient le « roi de Prusse » en même temps que le chef véritable de l'Allemagne protestante. Ainsi, l'émancipation de la Prusse Ducale et son union avec le Brandebourg accomplies, le nouvel Etat devient un ennemi implacable, un ennemi naturel de la « République Polonaise », l'ouvrier habile de son épuisement (pendant la guerre de sept ans) et l'initiateur de ses partages (1). Ce sont les provinces foncièrement, essentiellement polonaises, « le berceau de la Pologne », qui tombent sous la domination prussienne. Dès lors la lutte prusso-polonaise revêt un caractère nouveau mais elle ne cesse pas.

Cet exposé bref, quoique nécessairement surchargé de noms et de dates, nous permet de tracer les grandes lignes de la situation politique extérieure de la Pologne (2).

(1) Konopczynski : *Polsha w dobie wojny siedmioletniej*, Varsovie, 1911, t. II, ch. VI.

(2) Je n'ai pas d'ailleurs la moindre prétention d'épuiser le sujet. Je passe donc sous silence les guerres innombrables que la Pologne soutenait contre les Tatars, les Tchèques au moyen âge, puis contre les Turcs et les Cosaques, les Moldo-Valaques et les Suédois. Ces guerres — les suédoises, par exemple — n'avaient pas en somme ce caractère d'une nécessité historique inhérente à la situation géographique même des terres polonaises. Elles n'apparaissent — s'il est permis de se servir ainsi d'une

A l'ouest et plus tard au nord-ouest, elle est contrainte à la lutte défensive contre le germanisme envahissant et qui grandissait. Elle servit donc souvent, pendant des siècles, à maintenir l'équilibre des forces dans l'Europe centrale et occidentale. Dans cette perspective historique, la Pologne apparaît comme une alliée « naturelle » des autres nations menacées par le monde germanique sous ses aspects différents (l'Empire d'Allemagne, l'Ordre teutonique, l'Autriche, la Prusse) (1).

En même temps et de la même manière, c'est-à-dire aussi « naturellement », aussi fatalement, elle est une avant-garde de l'Occident en face de l'Orient. Pendant des siècles, elle progresse vers l'Est, bien que ce mouvement soit loin d'être le résultat d'un effort militaire nettement conquérant.

La Pologne, la « République polonaise » n'a jamais eu, ou peu s'en faut, d'ambitions de con-

expression de Cournot — comme des phénomènes « adventices », tandis que la pression continuelle vers l'Est et surtout les luttes contre les Germains représentent des phénomènes « constitutionnels ». Il est vrai que les guerres contre les Tatars et contre les Turcs portent le même caractère « constitutionnel », mais ce caractère est de beaucoup moins décisif, moins impérieux.

(1) L'alliée naturelle de la France surtout. Richelieu, Colbert l'avaient compris. De même Louis XIV. Choiseul, malheureusement, perçut moins nettement cette nécessité historique et il laissa agir les forces inexorables. De son côté, la Pologne ne cessa d'être utile à la France, surtout d'une manière indirecte. Les historiens français l'ont reconnu. « La Pologne nous sauvera six ans » (de 1789 à 1795), telle est la notice d'un chapitre du livre de Louis Madelin sur la Révolution. Dans cette affirmation, l'auteur ne diffère pas de son maître Albert Sorel. Et si l'histoire ne se répète pas, du moins les situations historiques s'enchaînent... parallèlement. 1830-1831 le prouve.

quête. Sa structure politique en était la cause (1). En effet, c'est surtout en s'unissant à la Lithuanie que la Pologne devient en quelque sorte la maîtresse des vastes terres de l'Ukraine, de la Volhynie, de la Podolie, de la Russie Noire et de la Russie Blanche.

En entrant en possession de ces provinces arrachées vers 1320 à la domination des Tatars (et non des Russes à proprement parler), la Pologne ne songe plus à élargir ses frontières. Elle se borne à les défendre, à repeupler, à organiser, à exploiter aussi ces territoires nouvellement acquis, à y apporter enfin les éléments de la civilisation occidentale, le droit, le goût des lettres, le goût du luxe et surtout le goût de cette chose précieuse réservée, il est vrai, aux masses nombreuses de « la szlachta » : la liberté. Pendant près de quatre siècles la Pologne déverse sur ces terres toute une foule de colons : nobles, paysans et roturiers. Les uns se battent, les autres travaillent. Ou plutôt, tous se battent et tous travaillent (2). Bientôt alors sous la protection et sous l'impulsion polonaises, la population grandit, la richesse augmente, et dans ces terres, jadis incultes ou dévastées, les villages, les petites villes naissent par centaines. Et précisément, ce travail civilisateur spontané, plein d'élan et de défaillances, d'ailleurs inévitables

(1) « Les démocraties — dit avec raison M. E. Denis — par essence sont pacifiques. » (*La Guerre*, Paris, 1915, Delagrave, passim). Et la Pologne, malgré quelques apparences contraires, possédait un régime démocratique : une sorte de démocratie « nobiliaire » ayant un chef d'Etat élu à vie et portant le titre de roi.

(2) Ils sont obligés de se battre contre les Tatars, les Turcs et puis — quand Moscou se dégage du joug tatar — contre les Russes de la Moscovie et les Cosaques qui hésitent entre deux camps : le moscovite et le polonais.

— Voyons ! répondit le grenadier en s'emportant, je n'en ai nulle envie !... Pourquoi prends-tu à mal tout ce que je te dis !... On devient enragé dans cette cage-là !... Tu as donc oublié que nous avons combattu ensemble à Arcis-sur-Aube !...

— Alors voilà : ce n'est pas sans raison que notre major nous a envoyés ici avec ordre de l'attendre.

— Tu me mettras hors de moi avec ta manière de parler à demi-mots !

— Mais il n'y a rien de plus... Aujourd'hui peut-être...

Le grenadier, lâchant sa carabine qui retomba sur le sol avec fracas, tira violemment sa moustache et s'écria gaiement :

— Dis donc, Cherkowski ! Monkiki ! Rikiki ! Que sais-je moi, vous avez de si drôles de noms vous autres ! Comment chantez-vous donc votre polonaise ? Marche ! Marche !...

— Vrancourt !... Nous sommes en service !...

— Morbleu ! advienne que pourra, je suis trop content !... Et le Petit Caporal ! c'est celui-là qui sera content aussi !... Je me soulèrai ! Le diable m'emporte !... Imagine-toi que j'ai été estomaqué, aujourd'hui, quand l'adjudant-major Laborde m'a appelé pour me donner l'ordre de me mettre à la disposition de votre major, de ce... de ce... Jerzmanowski.

— Il ne te plaît donc pas ?

— Ne te fâche pas, vieille ganache ! je n'en dis pas de mal... C'est un bon officier, il n'y a pas à dire. Dans la bataille il se bat comme un lion... Il est l'ami du Petit Caporal... Bien qu'il ne soit pas de notre arme, il est de la garde !... Nous autres, les fantassins, marcher en ligne c'est notre affaire. Vous autres, les chevaux-légers, c'est la bourrasque, c'est la tempête... Nous sommes frères, c'est vrai, mais, quand le Laborde m'a donné cet ordre, je me suis senti tout glacé. Qu'avais-je à faire moi, pauvre piéton, avec ces cavaliers sans chevaux ! Si ce que, tu me dis est vrai, et si à ce prix je devais revoir notre petit, je n'hésiterai pas à rentrer chez vous comme bleu... Mais, ne serait-ce pas un canard ?...

Vrancourt s'attrista à cette pensée.

— Mon cher ! Si c'était une blague de chambre !... C'est peut-être comme au mois de juin, quand on avait annoncé la visite de Madame Mère...

— Aujourd'hui, du Pianosa, on a signalé l'arrivée d'une jeune femme avec un petit enfant.

Vrancourt hocha la tête avec tant d'énergie que son bonnet à poil lui tomba sur le nez.

— Qui serait-ce alors ? L'Inconstant a gagné la pleine mer, en secret, car cette canaille de Mariotti est là, prêt à donner l'alarme à toute l'escadre de Livourne, et dans l'île il ne manque pas d'yeux pour espionner. On nous a choisis pour que l'affaire ne soit pas ébruitée.

— Mais alors que faisons-nous ici ?

— Le major va venir, nous irons à Marciana.

— Tu connais cette maisonnette ?...

Le grenadier se frappa le front.

— Morbleu ! on devient bête en vieillissant... Et moi qui ne pouvais pas comprendre pourquoi, diable, il avait fait construire ce poulailler à Marciana ! Ah ! le vieux brigand !... Mais... nous deux seuls !... C'est maigre comme garde d'honneur !

— Par précaution.

— Possible !... Pour l'Autrichienne ça va encore, mais pour le petit !... Notre petit !...

Le lancier allait répondre, quand se fit entendre le bruit cadencé des éperons et le cliquetis du sabre traînant à terre.

Deux silhouettes élancées d'officiers se détachèrent de l'obscurité et s'arrêtèrent devant les soldats.

— Garde à vous, murmura le lancier.

— Kretkowski ! appela le commandant de sa voix retentissante et sonore.

— Présent !

— En route !

Le lancier et le grenadier firent le salut et à grands pas suivirent les officiers.

Jerzmanowski se dirigea vers la Capanne qui dressait au loin l'ombre de ses sommets. Ils marchèrent longtemps silencieux, tout occupés à reconnaître le sentier. Etroit et tortueux, il serpentait sur le sol onduleux, tantôt grimpant en zigzag, tantôt se glissant furtivement sous les branches des platanes, des magnolias et des figuiers, tantôt longeant le bord escarpé des torrents rapides. Tout à coup, comme ils arrivaient sur une hauteur, apparut la masse profonde de la mer et se fit entendre le mugissement des vagues couvrant de leur bruit monotone le murmure des funèbres cyprès.

Le major dit alors à voix basse à son camarade :

— Nous approchons de Procchio.

— Dans une demi-heure, mon commandant, nous serons à Marciana.

— J'ai bien peur, capitaine, que nous soyons en retard.

— Le maréchal a dit qu'ils ne pourraient pas arriver avant dix heures.

— Dépêchons-nous quand même. Il n'en était pas sûr. Je parie ma tête à couper que l'empereur sera là et il faudra peut-être donner des ordres. Jerzmanowski redoubla le pas. Le capitaine fit de même. Les soldats restèrent en arrière.

Vrancourt ne tarda pas à profiter de l'occasion pour dire tout bas au lancier :

— Le diable lui-même ne comprendrait rien à leur sale langage.

— Le diable français, bien sûr.

— Qu'ont-ils dit ?

— Que peut-être l'empereur viendrait aussi.

— J'en suis sûr ! Le petit bonhomme le mérite bien.

A peine Vrancourt avait-il fini de parler, que derrière lui retentit le bruit de sabots d'un cheval marchant d'un pied nerveux et lesté.

— C'est lui ! dit Vrancourt dans un souffle.

Le lancier allait se retourner, mais déjà le petit cheval de montagne les avait rejoints. Vrancourt et le cheval-léger se rangèrent rapidement de chaque côté du chemin et présentèrent les armes.

— Que faites-vous là ? leur demanda Napoléon de sa voix glaciale et dure.

— Nous allons voir le tout Petit Caporal, répondit gaiement le grenadier.

L'empereur d'un coup sec arrêta net sa monture.

— C'est toi, vieille moustache ! Pourquoi te traînes-tu en marchant ?

— Parce que j'ai peur qu'on ne m'envoie encore cultiver la salade.

— Mais non ! mais non ! mon vieux ! Ici nous sommes en congé.

— Ah ! je croyais qu'on nous avait fait démissionner.

Napoléon pinça les lèvres et s'adressant au lancier : — Et toi, qu'en penses-tu ?

— Je pense que notre congé va bientôt finir.

— Tu entends, Vrancourt ? Il a bien répondu. Allons ! En route.

L'empereur mit son cheval au pas, les soldats le suivirent.

Au bout d'un instant, Napoléon se tourna vers Vrancourt : — Es-tu marié ?

— Veuf, mon Empereur.

— As-tu des enfants ?

— Un fils.

— Où est-il ?

— Il doit arriver aujourd'hui à Marciana.

— ce travail conduit par une sorte d'inspiration politique d'une nation grandissante — est la meilleure preuve de la vitalité sociale et civilisatrice de la Pologne.

Il fut la base d'une puissance morale et matérielle beaucoup plus durable que la conquête elle-même.

En effet, malgré la destruction de l'Etat polonais, malgré les désastres politiques et les dures lois d'exception — l'élément polonais a gardé jusqu'aujourd'hui dans ces provinces sa place d'honneur (1) et ce privilège d'être à la fois opprimé, estimé et redouté par ses adversaires implacables (2).

Ainsi placée entre le marteau germanique et l'immense enclume de l'Est, ayant de deux côtés ses frontières découvertes, la Pologne est forcée dès le début de son existence de devenir « héroïque » ou de succomber, c'est-à-dire d'être toujours prête au combat ou de disparaître.

(1) M. PAUL BOYER, en parlant de la politique russe dans ces provinces (les gouvernements de l'Ouest), caractérise en ces termes la situation actuelle des Polonais : « ... bien que partout en minorité numérique, ils doivent à leur richesse, richesse foncière surtout, à leur esprit d'entreprise, à leur supériorité d'éducation et de culture, une influence sociale prépondérante. » *La Russie et les Nationalités*, extrait de la « Revue de Synthèse historique », 1912, p. 8. Pour préciser ce point ajoutons que dans trois gouvernements seulement (de Wolhynie, de Podolie et de Kiev) la propriété foncière polonaise atteint deux millions et demi d'hectares et leur richesse — deux milliards de francs. — Cf. Joachim Bartoszewicz, *En Ruthénie*. Kiev 1912, p. 47 et 75.

L'ensemble de la propriété foncière dans les neuf « gouvernements de l'Ouest » s'élève à deux millions d'hectares environ.

(2) C'est du moins le président du Conseil des ministres russe, Stolypine, qui l'a avoué en 1910 à la Douma en défendant son projet de loi des « zemstvos » (une sorte d'autonomie rurale) pour les gouvernements du Sud-Ouest, loi dirigée contre les Polonais surtout.

L'histoire réalise d'ailleurs les deux alternatives l'une après l'autre.

Du x^e au xv^e siècle, la Pologne se maintient victorieusement comme Etat indépendant à la surface de la vie européenne. Depuis le xv^e siècle jusqu'à la moitié du xviii^e, elle y devient un facteur puissant. Enfin, au xviii^e, tombée dans une quiétude insouciant, elle abandonne sa position internationale pour devenir — précisément après l'effort victorieux vers le relèvement — une proie facile de ses voisins coalisés.

Z. L. ZALESKI.

NOS BRAVES

Adolphe Blankstein, volontaire polonais, médecin auxiliaire du 11^e bataillon de chasseurs alpins, grièvement blessé le 5 août, vient d'être décoré de la Croix de Guerre avec palme.

Adolphe Blankstein a mérité deux citations à l'ordre du jour :

1^o « Polonais d'origine, engagé du début de la « campagne, depuis son arrivée au 11^e bataillon « il a su faire plus que son devoir en ne quittant « les tranchées avancées où il séjourna en permanence qu'à de rares intervalles.

« Dans les journées des 29 et 30 juillet, c'est « grâce à ses qualités de sang-froid et dévouement qu'a pu être assuré d'une façon parfaite « la prompte relève des blessés ».

2^o « S'est dépensé sans compter pour la relève « des blessés à qui il a prodigué les soins les plus « dévoués et les plus compétents.

« A été blessé grièvement. »

Quelques instants après, l'empereur mit pied à terre devant une maisonnette adossée au pied de la montagne, à l'ombre des châtaigniers, sa façade blanche tournée vers la baie.

Napoléon après avoir échangé quelques mots avec Jermanowski y pénétra, visita chacune des petites pièces pour voir si tout était en ordre, sortit, et, regardant avec inquiétude les flots bruyants de la mer, se dirigea vers la baie où deux barques croisaient fiévreusement.

Jermanowski et le capitaine s'étaient placés en observation sur le haut d'un rocher à la pointe d'un cap.

Napoléon impatient allait et venait sur le rivage. Maintes fois, avec sa lunette il avait cherché à pénétrer les brumes de la mer et à percevoir les ombres de la nuit; mais sur l'espace infini des eaux, flottait seule une immense tristesse.

Tout à coup on vit s'agiter des drapeaux blancs sur les nacelles.

Jermanowski descendit rapidement de son rocher et courut vers Napoléon :

— Ils arrivent, sire!

L'empereur tressaillit. Avec sa lunette il se mit de nouveau à fouiller l'horizon. Sur le fond des vagues argentées par les rayons de lune, se détachaient un point noir, derrière lui, une tache sombre et deux autres plus en arrière.

— Jermanowski, si mon œil ne me trompe...

— Ils arrivent sûrement, sire.

— Mais qui? — interrompit nerveusement l'empereur.

Jermanowski ne répondit pas. Pendant un instant il fixa des yeux les points noirs, puis se tournant vers le capitaine il lança d'un ton bref ce commandement :

— Capitaine! aux barques! Les cheveu-légers à la mer!

En entendant cet ordre, Napoléon eut un geste de colère et s'écria :

— Que veux-tu donc faire?

— Mais, sire! c'est une poursuite! je vois une barque qui se dirige vers nous à pleines voiles, derrière elle l'*Inconstant*, et le suivant de près, trois vaisseaux. On les poursuit!...

— Tu as raison, répondit sourdement l'empereur... Les Bandits!... Ah! si j'avais un canon!... Fais avancer les nacelles, nous irons tous!...

Celles-ci sur un signe du capitaine avaient déjà accosté.

En pleine mer, c'était une course folle. Une frêle embarcation se dirigeait vers le rivage, fendait les flots à force de rames et toutes voiles dehors. Derrière elle, une puissante corvette, portant le pavillon de l'île d'Elbe, décrivait de larges arcs de cercle, comme pour barrer la route aux trois croiseurs qui s'approchaient de toute la vitesse de leurs voiles. Un instant on put croire qu'ils allaient fondre sur la barque et s'en emparer, mais la corvette qui veillait décrivit un demi-cercle et présentant ses gueules d'acier, cracha dans la mer une grêle de balles. Elle semblait dire : après, ce sera la bataille.

Sur la route que suivaient les croiseurs les eaux se soulevèrent en bouillonnant. Ceux-ci s'arrêtèrent, étonnés de ce coup d'audace. On entendit le son rauque des porte-voix; des fanfaux s'allumèrent aux mâts. La conversation s'engageait.

Pendant ce temps la barque fuyait sans arrêt. Redoublant d'efforts et de courage, elle glissait rapide sur la nappe calme de la baie, et à mesure qu'elle avançait, se dessinait davantage sa proue rebondie. Les deux nacelles où pendant les premiers moments d'inquiétude avait régné un silence de mort, la saluèrent de longs cris de joie.

Napoléon attendait au bord, fixant un regard anxieux sur les ombres qui s'agitaient dans la barque, et, quand dans un dernier effort, soulevée par une dernière vague, celle-ci vint s'échouer sur le sable du rivage, il fit un signe à Jermanowski et s'approcha de la planche qu'on avait jetée pour attérir.

De la barque descendit une femme à la silhouette fine et élancée, tenant un petit garçon par la main.

Napoléon trembla d'émotion. A peine la jeune femme avait-elle touché terre, qu'il enleva le petit garçon dans ses bras et le serra contre son cœur. Puis son regard perçant s'arrêta sur le visage pâle de la voyageuse. Il resta frappé de stupeur et vivement, d'une voix sourde :

— C'est vous!... vous ici!... Et moi qui croyais embrasser mon fils!...

— Sire, murmura la jeune femme, vous ne vous trompez pas.

— Venez avec moi! ordonna sèchement l'empereur et, suivi par elle, il se dirigea vers la maisonnette, tenant dans ses bras le petit garçon. Celui-ci avait fondu en larmes, sans même jeter un regard sur les soldats de la garde qui, dans

LA PATRIE NE MEURT PAS!

O

Patrie!

Combien haut

L'idolâtrie

De ton si beau nom

Exalte le courage

De tout être humain sinon

Le raffermir par ton image!

O Patrie! O terre des aïeux

Pour qui l'on meurt! Amour qui perpétue

Et race et famille, et malgré qu'on les tue

En trop haineuse guerre, en leurs devoirs pieux.

O la nouvelle vie! Ah! qu'après le désastre,

Elle sait d'ardeur briller ainsi que l'astre,

Par ses transports élevant les cerveaux!

Ne sont-ils pas de cette survie

Qui naît de l'hommage aux tombeaux

Des preux qui donnaient leur vie

Pour sauver la patrie

En proie à des maux,

Car ces héros

Marchaient aux

Sublimes

Cimes!

ALEXANDRE REY.

un alignement impeccable, fixes, raides, immobiles, faisaient la haie.

Napoléon introduisit la jeune femme dans un petit salon, ferma la porte avec fracas et s'écria d'une voix où grondait la colère :

— Pourquoi êtes-vous venue?

A cette demande, elle se sentit toute glacée et courba la tête.

— Pardonnez, Sire! on m'avait dit que vous étiez seul!... tout à fait seul!... abandonné, même de vos proches!... J'ai voulu vous montrer que ce n'est ni votre puissance ni votre couronne, ni l'Empereur...

La voix de Napoléon se radoucit :

— C'est de l'étourderie!... de l'enfantillage!... Vous m'exposez et vous vous exposez vous-même.... votre cœur je le comprends, je l'admire... mais je dois compter avec l'Europe.... L'Impératrice peut venir d'un moment à l'autre. Je ne doute pas de la noblesse de vos sentiments, mais vous ne vous rendez pas compte de la situation... La cour d'Autriche peut s'offusquer... La couronne a des exigences implacables....

Comme une fleur détachée de sa tige, le corps de la jeune femme se pencha et elle tomba sans connaissance....

Le soleil venait à peine de se lever, quand le lancier se réveilla dans sa tente. Il vit que la couche du grenadier était vide, et, sans comprendre pourquoi son camarade était sorti si tôt, il se mit à s'habiller à la hâte. Comme il achevait sa toilette et finissait de fourbir les cuirs de son équipement, un sifflement joyeux se fit entendre près de la tente. Piqué par la curiosité, il avança la tête au dehors et aperçut au pied d'un arbre Vrancourt tout occupé à un travail qui paraissait l'absorber.

— Hé mon vieux! Qu'est-ce que tu farfouilles là-bas?

— Hé! Hé! Tu es bien curieux. Tu le vois, je farfouille dans un morceau de bois.

— En voilà un travail!

— Ça te la coupe, mon vieux!

— Tu ferais mieux de m'aider à astiquer mon sabre. Je suis en retard.

— Je n'ai pas le temps.

— C'est donc pressé cette blague-là?

— Bien sûr, sacré nom!... Notre petit peut s'éveiller à tout moment... Hé bien, quoi?... Il faut bien qu'il ait quelque chose pour s'amuser



(Dessin de M. Korab-Mercère.)

GEORGES SZANTYR, caporal, cité à l'Ordre du jour
comme lanceur de bombes.

aujourd'hui... je lui fabrique une espèce de cheval... un drôle de cheval tout de même... c'est un vrai phénomène, mais bast ! ici ça passera.

Le lancier rentra dans la tente sans répondre, et Vrancourt en sifflant se remit à fouiller son morceau de bois. De temps en temps, il levait les yeux vers les persiennes closes de la maisonnette, se parlant à lui-même :

— Il doit être bien fatigué du voyage!... Il ronfle maintenant, le petit polisson, comme deux bataillons après trois jours de marche... je suis curieux de savoir si cette rosse va lui plaire... Pour la tête!... c'est bien une gueule de cheval... mais pour la queue!... oh ! la queue!... on dirait qu'elle a été volée à un lapin!... Comme il dort le petit polisson!... Et le Petit Caporal! ah ! le vieux filou!... ça se comprend!... il y a de quoi!...

Le grenadier interrompit soudain son monologue. La porte de la maisonnette venait de s'ouvrir lentement et sans bruit. Sur le seuil apparut une femme jeune et belle. Elle avait une opulente chevelure châtain foncé, de grands yeux bleus, un visage ovale et délicat. Elle promena son regard de tous côtés et se dirigea vers la chapelle de la Vierge dont elle venait d'apercevoir le clocher.

Vrancourt frappé de stupéur se frotta les yeux. Il resta un instant ahuri, puis fit un bond en l'air, jeta avec violence son couteau ainsi que le cheval et se précipita dans la tente.

— Morbleu ! l'as-tu vue ?

— Qui ?

— Celle qui est venue hier.

— Bien sûr.

— Qu'est-ce que tu en dis ?

— Rien.

— Sacré nom de nom ! Mille diables ! Ce n'est pas l'impératrice !

— Pour sûr, répondit flegmatiquement le lancier.

— Kretkowski, mille bombes !

— Le major l'a dit, hier, à haute voix.

— Qu'a-t-il dit ?

— Il a dit que c'est la Waleska qui est arrivée. Rien de plus.

— Paleska !... Waleska !... répétait avec rage le grenadier. Et... Et... le petit morveux ?

— C'est le fils de la Waleska.

— Que tu crèves, sacré nom !... Pf... Que le diable étrangle le Laborde !... Me donner à moi l'ordre de venir ici !... m'emballer avec ces bonnets carrés !... En voilà un plaisir !... Et moi,

vieille bête, qui depuis trois heures m'abimais les doigts ! Et pour qui ?...

— Voyons !... Voyons !... Tu peux bien le lui donner quand même ton cheval à ce gosse.

— Morbleu ! Plutôt à la lune !... Moi, le grenadier de la 1^{re} compagnie du 1^{er} bataillon faire des jouets pour le premier vagabond venu !... Jamais de la vie !... Je préfère le briser en mille pièces !...

Vrancourt s'élança hors de la tente, décidé à mettre sa menace à exécution. Au même moment, un petit garçon sortit en courant de la maisonnette. Il aperçut la tenue pittoresque du grenadier, s'arrêta et se mit à le regarder avec curiosité.

A la vue de celui qui avait pris la place du roi de Rome, la rage de Vrancourt s'accrut. Il le fixa de ses yeux enflammés par la colère et lui tira la langue. L'enfant écarta de ses petites mains les boucles de cheveux qui retombaient sur son front et se mit à sourire. Le grenadier tordit la bouche et fit une plus affreuse grimace. Le petit garçon éclata de rire.

— Tu ris, petit morveux !... Espèce de vagabond !... Viens ici !... Avance que je te donne une chiquenaude sur le nez et que je te tire les oreilles ! Viens donc, espèce d'Albinos !... — L'enfant se trompant sur la signification des gestes du grenadier, s'approchait sans crainte, quand il aperçut l'informe cheval de bois. Il s'en saisit avec ravissement.

Vrancourt le lui arracha des mains et le lança au loin. Le visage du petit se contracta et les larmes jaillirent de ses yeux.

Le grenadier fut ennuyé.

— Morbleu ! que chantes-tu là !... Voyons !... Voyons !... Tais-toi donc, petit polisson !... Assez !... Mais tais-toi donc !... Ne piaille plus, sacré tambour ! Tiens, prends-le, mange-le et crèves-en !... Ne braille donc plus, sacré nom !...

Le petit avait caché son visage dans ses mains, et, bien qu'on lui eut rendu son jouet, continuait à sangloter.

Le grenadier désespéré caressait l'enfant, essayait de le tranquilliser par de douces paroles, et, pour l'amuser le faisait sauter en l'air, sifflait, imitait avec son nez le son de la trompette ; mais il ne réussissait pas à le calmer. De grosses larmes roulaient comme des perles sur ses petites joues rougies par l'émotion. Vrancourt les essuyait avec sa main, avec sa manche et avec le pan de son habit.

La colère du vieux grognard se tourna alors contre lui-même.

— Vieille bête que tu es !... C'est du propre !... Faire du mal à un enfant !... Que t'a-t-il donc fait ce petit vermisseau qui vit à peine !... Que le diable t'emporte — Hop la la !... Hop la la ! C'est la garde qui s'avance. Taratata !... Taratata !... Veux-tu monter à califourchon ? Allons dépêche-toi !... — et Vrancourt posa l'enfant sur ses épaules, se baissa et se mit à marcher à quatre pattes.

Cette idée plut à l'enfant et son dernier sanglot se fondit dans un éclat de rire.

Le grenadier fier de sa trouvaille et voulant se faire pardonner ses torts continua à se traîner à terre. Le petit, assis sur son col rouge, tirait la queue de sa coiffure, faisait tomber à chaque instant son bonnet à poil et ne voulait plus se séparer de son nouveau cheval.

Vrancourt éprouvait une impression étrange. Le contact de ces petits bras jetés autour de son cou épais, la caresse de ces petites mains sur la peau dure et rugueuse de son visage, la chaleur de ce corps frêle et délicat qui s'appuyait avec tant de confiance sur ses larges épaules, tous ces rires si frais, si jeunes qui éclataient à chacun de ses mouvements plus rapides, avaient éveillé en lui des sentiments nouveaux qui faisaient battre son cœur d'une émotion inconnue jusqu'alors.

Au moment où la fatigue du jeu commençait à saisir cheval et cavalier, le grenadier entendit la voix de l'empereur.

— Qu'est-ce que tu fiches donc là ! vieille moustache ?

Confus et effrayé, il voulut se relever, mais comme l'enfant s'appretait à pleurer de nouveau, il se contenta de lever la tête et répondit :

— Il n'y a pas de chevaux dans l'île, mon empereur... Le petit polisson s'était mis à pleurnicher... Alors... Il faut bien que la vieille garde prenne soin de ses petits gars.

— Comment, celui-là aussi est à toi ?

— Nous venons de l'adopter.

— Je voudrais bien en faire autant, mais je ne le puis pas, — répondit l'empereur et, pensif, il s'en alla.

LA CHUTE DE VARSOVIE

Oh ! vérité sacrée ! Ton triomphe quelque temps cessa
Et l'Espérance, ta sœur, cessa de sourire avec toi,
Quand les Oppressions liguées poussèrent à des guerres
Leurs pandours moustachus et leurs hussards féroces,
Quand elles agitèrent leur terrible étendard à la brise du
septentrionale
Et qu'elles firent ronfler leurs tambours bruyants et
[matin,
retentir leurs trompettes ;
De tumultueuses horreurs suivaient leur avant-garde,
Présages de colère contre la Pologne — et contre l'homme !

Le dernier Champion de Varsovie des hauteurs (de la ville)
[regardait ;
Au loin sur les champs s'étendait un désert de ruines.
— Oh ! Dieu, s'écria-t-il, sauve ma patrie sanglante !
N'y a-t-il aucune main au ciel pour protéger le brave ?
Malgré que la destruction balaye ces admirables plaines,
Levez-vous, citoyens ! notre patrie demeure encore !
Par son nom sacré, brandissons haut nos sabres,
Et jurons de vivre pour elle ! — de mourir avec elle !

Il dit, et sur le haut des remparts il déploya
Ses loyaux guerriers, ils étaient peu mais sans peur ;
A pas fermes et lents, ils formèrent un terrible front,
Calme comme la brise, mais épouvantable comme l'orage ;
Très bas, le long de leurs bannières volait un murmure :
Vengeance ou mort — le mot d'ordre et sa réponse !
Puis des notes, d'un charme tout-puissant, retentirent
Et l'éclatant tocsin leur sonna la dernière alarme !

En vain, hélas ! en vain, ô vous les quelques braves !
De rang à rang votre salve de tonnerre éclata :
Oh ! la plus sanguinaire image du livre du Temps,
La Sarmatie tomba, sans qu'elle fût pleurée, sans un crime,
Elle ne trouva aucun ami généreux, aucun adversaire
[compatissant,
Nulle force en ses armes, nulle pitié pour son infortune !
Elle laissa glisser de son étreinte sans vigueur la lance
[brisée,
Elle ferma ses yeux brillants et mit un terme à sa noble
[carrière ;
L'Espérance, pour un temps, dit adieu au monde,
Et la Liberté poussa un cri — comme Kosciuszko tombait !

Le soleil descendit, mais le carnage ne cessa point,
Des meustres tumultueux secouèrent l'air de minuit.
Sur la fière arche de Prague des feux de ruine s'embrasent,
Ses eaux, teintes de sang, murmurent au-dessous ;
L'orage à l'avantage, le rempart livre un chemin
Par lequel éclate une clameur sauvage d'horreur et d'effroi !
Ecoutez ! comme les piliers minés s'écroulent avec fracas
Une centaine de cris s'élèvent implorant en vain miséri-
[corde !
La terre tremble — des météores rouges traversent le ciel,
Et la Nature consciente, à ce cri, frissonne !

Oh ! Cieux justes ! la Liberté, ici, trouva un tombeau,
Pourquoi le sabre, sauveur tout-puissant, dormait-il ?
Où était ton arme, Vengeance ! où était ton sceptre,
Qui frappa les ennemis de Sion et de Dieu,
Qui écrasa le fier Ammon, quand son char de fer
Fut enchaîné par le courroux et foudroyé de loin ?
Où était l'orage qui sommeillait pour que l'armée,
Tachée du sang du Pharaon, pût quitter la rive tremblante,
Puis ordonner à la mer de couler avec un élan sauvage,
Et soulever un océan afin de protéger sa marche ?

O esprits disparus des morts tout-puissants !
O vous qui donnâtes votre sang à Marathon et à Leuctres !
Amis du monde ! Rendez vos épées à l'homme,
Venez vous battre pour sa cause sacrée et conduire l'avant-
[garde !
Rachetez les larmes de sang de la Sarmatie
Et faites que son bras soit aussi puissant que le vôtre !
Oh ! une fois encore, rendez à la cause de la Liberté
Le patriote Tell — le Bruce de Bannockburn !

« Les Plaisirs de l'Espérance » (Extrait).

THOMAS CAMPBELL.

(Traduit de l'anglais par Luce Charpentier.)

“ PRO POLONIA ”

(Enquête de la Revue « POLONIA ».)

Notre revue, s'étant proposée d'interroger les
personnalités les plus éminentes du monde
politique, scientifique et littéraire français sur
la question polonaise, adresse ses vifs remer-
ciements à tous ceux qui ont bien voulu la
favoriser d'une réponse.

Toutes les réponses sont rendues avec impar-
tialité et sans aucun commentaire.

M. E. de Las Cases, éminent homme d'Etat,
avocat et sénateur de la Lozère, descendant d'une
famille illustre dont les membres ont toujours
manifesté la plus grande amitié pour la Pologne,
vient de nous honorer de la réponse suivante :

« J'estime qu'il n'y a pas de plus grand crime
que d'enlever à un pays sa nationalité, et de
disposer d'une association d'hommes qui s'est
cimentée par le travail, le dévouement et le sang
répandu pendant les siècles pour la diviser et
l'incorporer malgré elle au despotisme d'un Etat
de proie.

« C'est vous dire que la Pologne me paraît
digne de l'intérêt de tous les cœurs ayant le
sens de l'idéal. Plus que personne, la France a
le droit de défendre la thèse des nationalités et
qui se résume en un mot : laisser à chaque
membre d'un pays le soin de disposer de soi en
choisissant la patrie qu'il veut conserver ou
adopter.

« A maintes reprises, et les exemples en sont
mémorables, la France victorieuse n'a imposé
l'annexion aux provinces qu'un Etat voisin lui
cédait qu'après l'acquiescement de celles-ci.

« Ce sera l'honneur de notre pays d'avoir tou-
jours protesté contre la violence faite à l'Alsace-
Lorraine. La Pologne, c'est l'Alsace-Lorraine du
nord ; elle doit être libre si on veut avoir le droit
de dire que la justice règne en Europe.

« Combien d'ailleurs d'affinités nous unissent
à la Pologne ; la race slave n'a-t-elle pas beau-
coup de la générosité de la race latine, la même
religion ne règne-t-elle pas dans les âmes, et à
combien d'autres signes encore cette affinité ne
se reconnaît-elle pas. »

— Polonia-Noël.

Notre numéro, hors série, de **POLONIA-
NOËL** est entièrement consacré aux Polonais
dans l'armée française.

Couverture en deux couleurs exécutée par
l'éminent artiste, M. Korab-Mercère.

36 pages de texte inédit sur papier couché.

206 illustrations contenant, outre des scènes
militaires, plus de 1.500 portraits.

7 dessins de M. Korab-Mercère.

1 chromo-lithographie de l'étendard des Volon-
taires polonais.

En vente dans toutes les librairies et à l'Ad-
ministration de la revue *Polonia*, 10, rue Notre-
Dame-de-Lorette.

Prix : 3 francs. — Franco, 3 fr. 30 cent. —
Etranger, 3 fr. 50.

BULLETIN

— La détresse à Lodz.

Il paraît que c'est la malheureuse ville de
Lodz sur laquelle se sont abattues toutes les
horreurs de l'occupation allemande en Pologne.
Le journal polonais, *Dziennik Poznanski*, pa-
raissant à Posen (Pologne allemande) publie des
détails navrants sur la misère qui règne dans
cette ville — si riche et prospère il y a une ving-

taine de mois ! — et qui va s'accroissant de jour
en jour.

« A Lodz, dit l'envoyé spécial du journal nommé
ci-dessus, toutes les fabriques et usines chôment.
Le manque de matières premières, l'insuffisance
de moyens de transport ont contraint les direc-
teurs des usines à suspendre le travail et à con-
gédier les travailleurs ; la crise des matières pre-
mières est si aiguë à Lodz que même les usines
travaillant pour la guerre se virent forcées d'ar-
rêter la production.

Des centaines de mille d'ouvrières sont ainsi
restées sur le pavé, plongeant d'un seul coup
leurs familles dans une mer de misère navrante.
La famine est si répandue dans toute la région
que les fabricants eux-mêmes font l'impossible
pour secourir les nécessiteux en leur payant de
petites allocations mensuelles ; or tous leurs
efforts n'ont abouti qu'à pouvoir accorder à un
nombre infime d'ouvrières un secours en argent
se montant... à un rouble (2 fr. 50) par mois.

Mais, s'écrie le correspondant du *Dziennik
Poznanski*, ceux qui touchent un rouble par mois
sont de véritables richards vis-à-vis de ceux qui
n'ont pour tout entretien que les 40 kopeks (un
franc) par mois, accordés par le Comité de bien-
faisance polonais. Et de tels miséreux pullulent
partout dans la région, si bien que la seule ville
de Lodz en compte plus de soixante mille. La
municipalité donne d'autre part, à chaque enfant
25 kopeks (60 centimes environ) par mois et pour
tout entretien...

Ces quelques chiffres suffisent pour croire que
la mortalité dans la région de Lodz est telle
qu'il manque positivement de bras, afin d'en-
terrer les innombrables morts de faim. Faut de
fossoyeurs, les cadavres restent dans les loge-
ments durant des semaines, ce qui a pour consé-
quence une floraison de maladies épidé-
miques ; le secours médical n'est assuré que
par le Comité de bienfaisance, mais la disette
de médicaments le rend impuissant et empire
la situation qui n'est pas, même sans cela, des
plus gaies. On voit quotidiennement aux envi-
rons de Lodz de longues volées d'indigents rôder
sur les champs, s'avancer le long des murs et
des enclos dans l'unique espoir de trouver
quoi que ce soit de mangeable.

Il est intéressant à noter que les autorités
allemandes ont énergiquement insisté pour que
la municipalité de la malheureuse ville de Lodz
— jadis appelée le Manchester polonais ! —
inscrive dans son budget une somme de
300.000 marks, destinée à entretenir la garni-
son, et une somme de 398.000 marks, devant
pourvoir aux besoins des écoles allemandes de
la région... »

— La Toussaint à Varsovie.

On mande d'autre part de Minsk au *Rousskoïé
Slovo* que des rixes sanglantes ont eu lieu à Var-
sovie au cours de la journée du 2 novembre
dernier. Le gouverneur général eut cette cruelle
pensée d'interdire aux habitants de la capitale de
visiter leurs morts ; lorsque la foule se rendit
aux cimetières de Povonzi et de Brudno, elle
trouva les portes hermétiquement closes et gar-
dées militairement, mais les sentiments religieux
profondément enracinés dans le peuple polonais,
ne pouvant plus tenir en face de la nouvelle
insulte, ont éclaté cette fois de la manière la
plus violente ; la foule se jeta sur les soldats
allemands, les a désarmés et a finalement en-
foncé les portes des cimetières. S'affaissant sur
les tombeaux, les femmes pleuraient à chaudes
larmes ; elles ont prié Dieu de sauver la Pologne
et de chasser les Prussiens. Mais, au milieu
de cette suprême douleur, lorsque les plaintes
déchirant le cœur étaient adressées à Dieu, les
troupes allemandes renforcées envahirent les

cimetières et se mirent à arracher les femmes sanglotantes des tombeaux de leurs chers enfants ou maris... Ce furent des scènes particulièrement odieuses, la foule résista, les soldats chargèrent et les gémissements des blessés se firent entendre; on releva, sur le seul cimetière de Povonзки, deux morts, centquatre-vingts blessés, parmi lesquels une vingtaine de soldats allemands.

L'indignation et la colère ont été si grandes parmi la population de Varsovie et de ses environs, où des scènes analogues se produisirent que le gouverneur général dut exprimer ses regrets aux habitants.

(Nous reproduisons ces renseignements sous la responsabilité de la *Rousskoïe Slovo*.)

— Les Etats-Unis et la Pologne.

Le Congrès de Washington vient de voter à l'unanimité une résolution demandant à M. Wilson de fixer un jour pendant lequel on ferait, dans toutes les villes de la grande République Américaine, des quêtes en faveur des Polonais.

Le Président Wilson a répondu immédiatement par un décret, fixant au 1^{er} janvier 1916 la date de la « Journée polonaise » aux Etats-Unis.

Nous sommes très sensibles à cette nouvelle marque de l'amitié des Etats-Unis; nous l'attribuons à la tradition de la fraternité qui a uni la grande République Américaine dès sa naissance à notre patrie, ainsi qu'à l'influence des quatre millions d'émigrés polonais qui ont su conquérir la sympathie de la population autochtone.

— Une conférence sur la langue polonaise.

Dans le cycle des conférences sur *La Pologne* organisées par la bienveillante direction de l'*Ecole des Hautes Etudes Sociales* (16, rue de la Sorbonne), M. Paul Boyer, l'éminent directeur de l'*Ecole des Langues Orientales Vivantes*, charmas ses auditeurs par un magnifique aperçu sur l'histoire de la langue polonaise. Il démontra avec une science pour laquelle il n'y a pas de mystères, l'originalité, la personnalité de la langue polonaise qui quoique entourée de voisins, subissant des influences, garda toujours sa physionomie individuelle, marquée, différente entre toutes les autres langues slaves. C'est la langue d'un grand peuple — disait le savant slaviste français — d'un peuple qui a créé et qui crée toujours une grande littérature personnelle et variée. Ce n'est qu'un grand peuple qui puisse créer une grande littérature. — Nous serions heureux de voir la conférence de M. Paul Boyer — imprimée et publiée. Elle est digne d'un auditoire plus grand que l'enceinte de la très sympathique Ecole des Hautes Etudes Sociales. Le public français ne connaît malheureusement que trop peu les travaux nombreux des grammairiens polonais. On ne les traduit pas, ce n'est que les spécialistes en langues slaves qui en prennent connaissance. M. Paul Boyer rendrait un service bien grand à la science et à la cause polonaise s'il voulait confier les quelques vérités proclamées à haute voix ce soir — à un éditeur français pour les cristalliser et faire acquérir pour toujours par une foule de lecteurs aussi reconnaissants que le sont les auditeurs charmés par les arguments convaincants du grand savant français.

— Tombola au profit des Artistes polonais.

Du 28 décembre au 15 janvier 1916 a lieu dans la Galerie Bernheim Jeune, 25, Bd de la Madeleine, une exposition d'œuvres envoyées par des Artistes afin d'organiser une tombola au profit des artistes polonais victimes de la guerre. L'exposition est ouverte de 10 heures du matin à 6 heures de l'après-midi, l'entrée est libre, le billet donnant droit au tirage de la Tombola coûte 1 franc. — Tout acheteur d'une série de cent billets gagne un lot.

Nous saluons de tout cœur cette nouvelle preuve de solidarité franco-polonaise et nous louons l'empressement avec lequel les Artistes français, avec Rodin et Renoir en tête, ont tendu la main à leurs confrères polonais atteints par cette guerre désastreuse.

— En vente à l'Administration de « POLONIA » :

- 1) *L'Hymne National Polonais*, musique et paroles, 0 fr. 50; dix exemplaires, 4 fr.
 - 2) *Le Chant National Polonais, Boże, coś Polskę*, musique et paroles, 0 fr. 50; dix exemplaires, 4 fr.
 - 3) *Neuf cartes historiques de la Pologne* en sept couleurs, 1 fr. 25; franco, 1 fr. 50.
 - 4) *« La Question polonaise »*, par Joseph de Lipkowski, édition en français et anglais ensemble, avec une série de cartes historiques, 3 fr. 50; franco, 4 fr.
 - 5) *Le prochain Congrès de la paix et la question polonaise* par Joseph de Lipkowski édition en français et en anglais ensemble, avec une carte ethnographique, 2 fr.; franco 2 fr. 25.
 - 6) Les reproductions des compositions de Jan Styka, « *La Mort de Szuyki* » et « *La France délivrant la Pologne et la Belgique* », 1 fr. pièce; franco, 1 fr. 20.
 - 7) La carte postale avec *l'Aigle blanche*, lithogr. en cinq couleurs, 10 pièces, 1 fr.; franco, 1 fr. 20.
 - 8) La carte postale avec *l'Etendard des Volontaires Polonais* dans l'Armée Française, chromo en six couleurs, 10 pièces, 1 fr. 25; franco, 1 fr. 50.
 - 9) *La Pologne* par Georges Bienaimé, 1 fr., franco, 1 fr. 25.
 - 10) *Allemands et Polonais*, par le Dr V. Nicaise, préface de M. Welschinger, membre de l'Institut, 3 fr. 50 franco 3 fr. 75.
 - 11) *« L'Architecture Polonaise »*, par Gaston Lafal et Ladislav de Strzembosz, 48 illustr. dans le texte, 5 fr.; franco 5 fr. 25.
 - 12) *France et Pologne*, par Henry Jam, 2 fr.; franco, 2 fr. 25.
 - 13) *Le Prince Joseph Poniatowski*, maréchal de France (1763-1813) par S. Askenazy, trad. Henri Grappin, 1 fr.; franco, 1 fr. 25.
 - 14) *Sur le Passé de la Prusse* avec une carte des provinces polonaises de la Prusse, 1 fr.; franco, 1 fr. 25.
- L'Administration est ouverte tous les jours de 15 h. à 18 heures.

ZIEMIE POLSKIE

— Według « *Dzien. Polskiego* », general-gubernator warszawski zwrócił się w październiku do władz miejskich warszawskich z odezwą, w której zaznaczył, że, według przepisów ustanowionych dla armji niemieckiej, jednocześnie z kwaterunkiem winny być dostarczone utrzymanie wojskom. Ponieważ bezpośrednio wyżywienie załogi przez mieszkańców miasta byłoby niezmiernie trudnem, władze wojskowe nadal będą żywiły wojsko z własnych magazynów. Natomiast miasto winno wpłacać do kasy zarządu cywilnego po 250 tys. marek miesięcznie. Zastrzeżona jest ewentualna podwyżka wymienionej kwoty, która wynosi obecnie 150 tys. rb. czyli 1.800 tys. rb. rocznie.

— « *Gazeta rozporządzeń władz niemieckich w Polsce* » ogłasza rozporządzenie dowódcy dziesiątej armji, według którego następujące pisma polskie mają debity na ziemiach, okupowanych przez Niemców: « *Dziennik Poznański* » « *Kurjer Śląski* » (Bytom), « *Ilustrowany Kurjer Wojenny* » (Bytom) « *Nowa Reforma* » (Kraków); w Warszawie na sprzedaż pojedynczych numerów mają debity (prócz niemieckiej prasy berlińskiej): « *Gazeta Łódzka* » i « *Dziennik Polski* » (Częstochowa).

— Dawny Pałac Staszycy, w którym mieściło się I-sze gimnazjum, a obecnie niemieckie « *Soldatenheim* » — przeszło na własność miasta. Zarząd miasta polecił opracować projekt przywracający pałacowi jego wygląd pierwotny fasady z przedczasu przerobienia jej za rządów Apuchtina. — Sytuacja obecna, w której mniej więcej choć normalnie komunikowanie się z ziemiami okupowanymi jest uniemożliwione, zwróciła na siebie uwagę organu socjalistów niemieckich. « *Vorwärts* » zamieszcza list żołnierza który wskazuje, jak cierpi moralnie ludność ziem oku-

powanych z powodu niemożności skomunikowania się z rodziną.

Korespondent « *Vorwärts'a* » twierdzi, iż jest to spowodowane przez rozporządzenia władz niemieckich. « *Vorwärts* » proponuje utworzenie w Szwajcarii biur pośredniczących w korespondencji żąda, aby władze niemieckie cofnęły rozporządzenia utrudniające taką wymianę najprostszych wieści.

— Wojciech Kossak ogłasza następujący list: « Upraszam kolegów malarzy i rzeźbiarzy polskich, dotkniętych klęską obecnej wojny, o podanie do Tow. Sztuk pięknych (w Krakowie, plac Szczepański 1.4.) miejsca zamieszkania i ilości członków rodziny celem wdrożenia kroków o pomoc rządową ».

— Zniszczenie Chełmszczyzny.

Lwowski « *Wiek Nowy* » pisze o strasznym zniszczeniu Chełmszczyzny: « Wprawdzie już w Lubelskiem spotyka się cokolwiek spalonych chałup, poszarpane pociskami armatnimi drzewa, ale zniszczenie nosi charakter sporadyczny. Oznaki systematycznego zniszczenia występują dopiero na wschód od Lublina: osada Piaski jest prawie w dwóch trzecich spalona, Siedliszcze spalone całkowicie, Pawłów nie istnieje zupełnie, został bowiem doszczętnie spalony (nawet kościół zrównany). Połowa domów w tej okolicy zrujnowana. Chełm nie ucierpiał wcale, za Chełmem jednak zaczyna się obraz okropnego спустoszenia, który ciągnie się aż do Tyszowca. Tu cała miejscowość jest jakby potargana. Podobnie Raciborowice i Moniatycze oraz ich okolice. Hrubieszów nie zniszczony. Za Hrubieszowem znowu ten sam obraz zniszczenia, co i około Moniatycz. Terebin spalony doszczętnie, ocalała tylko cerkiew, ludzi niema. Dopiero w Tyszowcu zaczyna się życie, mniej więcej, normalne. Krasnystaw, szczególnie centrum tego miasta, spalony jeszcze w zeszłym roku, dotychczas wcale się nie odbudował. Pomiędzy Krasnymstawem i Piaskami znowu ślady dużych bitew zeszło i tegorocznych. Wszędzie widać las krzyżów, rowy strzeleckie, zagrody druciane.

— Porachunki niemieckie.

Łódzki sąd polowy, względnie wojenny, ogłasza, że, na mocy wyroku z dnia 13 b. m., rozstrzelani zostali, w dniu 16 b. m., za zdradę wojсковą:

- 1) majster ceglarski Jan Kochanek z Małczyc,
- 2) szewc Piotr Piętasz z Łodzi.

Życzenia Noworoczne zasyłamy wszystkim Prenumeratorom, Czytelnikom, Przyjaciółom i Współpracownikom « *Polonii* ».

Rozpoczynamy dzisiaj rok trzeci wydawnictwa « *Polonii* », rozpoczynamy go ze wzmożoną wiarą w nasze siły, w doniosłość zajmowanej przez nas placówki, w zwycięstwo wyznawanych zasad.

Zaparci o gromadę Czytelników, o kółko mocne, bo zjednane ciężką próbą dwuletnich zapasów, nie damy się taniemu frazesowi, nie pozwolimy zawieść na pokuszenie siania rozterki i waśni pośród dzieci jednej Ziemi polskiej.

Ideał narodowy nasz będzie, jak dotąd, dążył do celu świętego połączenia wszystkich trzech zaborów, jako warunku niezbędnego i prowadzącego bezpośrednio do prawdziwie Wolnej Polski.

Akcji jednak samowolnej, własnej taktyki politycznej uprawiać i dalej nie będziemy, uważając, iż my tu, na obczyźnie, oddaleni od rozburza, nie mamy prawa stanowić, bo i nie wiemy, bo i nie znamy arkaniów i tajników polityki zaborów.

Będziemy krzewili imię Polski, jednali jej przyjaciół i stronników, i będziemy dochowywali przyjaźni gościnnej Ziemi fran-

cuskiej, jako Ziemi wolności obywatelskiej, poszanowania praw człowieka, jako Ziemi, połączonej z Ziemią polską węzłami braterstwa, cywilizacji i historii.

Wzywamy wszystkich ludzi dobrej woli do łączenia się z nami, do współdziałania naszym zadaniom, do trudu powszedniego. Wzywamy tem śmieiej, iż trwanie nasze zawdzięczamy Ogółowi Kolonji Polskiej, Ogółowi społeczeństwa, rachunek bowiem wydawniczy opieramy nie na funduszach publicznych, nie na składkach zamorskich i nie na schlebaniu partyjnym potentatom, lecz na wyrzeczeniu się materialnych korzyści, na drobnej przedpłacie.

Składamy na tem miejscu najgłębsze podziękowanie Wszystkim, którzy przy nas stoją, którzy zdają sobie sprawę z tragedji naszej walki, naszych zabiegów. Słowo strzeliste, ów rzekomo szczytny argument nieprzejednania, jest wytartym liczmanem w godzinie strasznych męk, przeżywanych przez nasz Naród! Ci prawdziwie Polskę budują, którzy z cegiełek kruchych, ze złomów, ze zgłiszcz dźwigają kamień węgielny jej bytu państwowego.

Według mocy naszej z tymi dalej iść będziemy, pragniemy bowiem nie chęplenia się pychą patriotyzmu, lecz wolności i swobody całego Narodu polskiego.

OPINJE POLSKIE

Echo Polskie, wychodzące w Moskwie, przynosi b. ciekawy artykuł p. J. K. p. t. « Wobec sprawy polskiej ».

« Wśród szeregu wniosków, jakie nasuwają się przy bezstronnem rozważaniu stosunków polsko-rosyjsko-niemieckich, od pierwszego rozbioru Polski aż do d. 19 lipca 1914 r., wysuwa się na pierwsze miejsce fakt, że dopiero wielka wojna wszechświatowa, która wstrząsnęła posadami świata, otworzyła oczys społeczeństwu rosyjskiemu na doniosłe znaczenie kwestji polskiej dla państwa rosyjskiego.

« Czy otworzyła jednak ?

« Czy istotnie cała Rosja — rząd i naród — zrozumiała, iż ma przed sobą tylko dwie drogi: albo z Niemcami przeciwko Polsce, albo z wolną Polską przeciwko Niemcom ?

« Odezwa Wodza Naczelnego, szereg głosów najwybitniejszych polityków i publicystów, stosunek wreszcie szerokiego ogółu rosyjskiego do « mnogostradanej » Polski zdają się świadczyć o odwróceniu ze starych dróg.

« Jeżeli jednak z powodzi pięknych i czułych słów wyłuskamy podstawy zasadnicze, na których ma się oprzeć przyszłe współzycie obu narodów, przychodzimy do przekonania, że myśl rosyjska wciąż jeszcze po tych starych gościńcach się błąka.

« Sprawa polska dotychczas rozstrzygana bywa w Rosji zwykle z wysokości niezłomnego przeświadczenia o własnej wszechmocy, pod kątem sumienia wspaniałomyślności, braterstwa słowiańskiego, bardzo rzadko — z punktu widzenia realnych interesów narodu rosyjskiego.

« — Nigdy jeszcze — zapewniał w r. 1912-ym Polaków p. Bajan w « Russkiem Słowie » — zewnętrzne położenie Rosji i jej potęga wojenna nie

otwierały przed nami perspektyw bardziej różowych.

« ...Niepotrzebni więc nam, panowie, jesteście, jako sprzymierzeńcy.

« Wyście nam potrzebni, jako przyjaciele, jak spokojne sumienie, jak piękna pogoda, jak błogosławieństwo Boże ».

« Dla większości Rosjan kwestja polska stanowi tymczasem szczegół drugorzędny w całokształcie stosunków rosyjsko-niemieckich i sprowadza się przeważnie do pytania, kto wcieli tę Polskę, « leżącą na granicy dwu światów i dwu kultur, » — Rosja, czy Niemcy? Ma się czasem wrażenie, iż zwrot pamiętny, który w historii łączący się będzie z datą 1 sierpnia 1914 r., dotyczy przedewszystkiem sposobu, w jaki owo wcielenie Polski do Rosji ma się dokonać. Jakgdyby chodziło o to tylko, by się odbyło ono nie w drodze ucisku i gwałtu, lecz przez stopniowe, zgodne, dobrowolne zjednoczenie dwu « bratnich narodów ».

« Często spotykamy się tu wprost z niepojętą jakąś aberacją, która wykrzywia i paczy rzeczywistość do niepoznania. Dość przypomnieć, jak poseł do Dumy, N. N. Szczepkin, pisząc w « Russkich Wiedomostiach » o wysiedleńcach, zastrzegł się, iż mówi o cierpieniach « nie tylko narodu polskiego, ale całego narodu ». Naród polski zatem, w oczach szanownego posła, jest częścią narodu rosyjskiego. Chcąc być konsekwentnym, powinien byłby p. S. uznać Poznańczyków za część narodu niemieckiego.

« Gdzież jest w takim razie naród polski i ta Polska, która ma zmartwychwstać ?

« Nawet oficjalna Rosja idzie pod tym względem dalej, uznaje bowiem istnienie narodu polskiego, jako całości odrębnej, niezależnie od granic trójzaborowych.

« Grono pisarzy rosyjskich, zwracając się niedawno przez pewną organizację polską do bawiących czasowo w Moskwie dziennikarzy i autorów polskich, mówi o jednej « wszechrosyjskiej rodzinie » i o wspólnej pracy na niwie « społeczności rosyjskiej ».

« Pomijanie naszej odrębności narodowej jest w tych wypadkach tem bardziej znamienne, iż wynika bynajmniej nie ze złej woli. Przeciwnie. Ludzie pragną dać wyraz swej szczerzej przyjaźni i sympatji dla nas, my zaś odczuwamy ich wystąpienia, jak obrażę, jak lekceważenie i ignorowanie naszych najświętszych uczuć i nadziei. Przyznać należy, że — wbrew politykom z « Rieczy », którzy uważają swe stanowisko, zaprzeczające Polakom praw do bytu samoistnego, za najwyższy i najczystszy wyraz postępu i demokracji — wielu wybitniejszych przedstawicieli społeczeństwa rosyjskiego dostrzega jednak głęboki rozdźwięk pomiędzy swym pełnym zastrzeżeniem stosunkiem do sprawy polskiej, a zasadami sprawiedliwości i równouprawnienia ludów cywilizowanych. Szukają więc oparcia dla swych poglądów i usprawiedliwienia dla siebie w jakichś specyficznych właściwościach natury polskiej. Profesor Bierdiajew, naprz., wysoko ceniąc rozmach geniuszu polskiego w dziedzinie twórczości poetyckiej, sądzi, iż Polska winna pozostawać wiecznie pod obcą opieką, ponieważ naród polski nie posiada zmysłu państwowego. Jesteśmy tedy narodem-dzieckiem (tak nas nazywał historyk powstania 63 r. Berg), albo narodem-kaleką, któremu Bóg odmówił tych cech i zdolności, jakimi obdarzył wszystkie inne ludy na świecie. »

Pan J. K. wierzy atoli w lepszą przyszłość wyobrażeń o Polsce w Rosji.

« Aby się wyzwolić z więzów zakorzenionych oddawna pojęć o Polsce musi opinja rosyjska przebyć trudną i złożoną ewolucję, na którą w czasie zwykłym trzeba by czekać lata.

« Bywają jednak chwile, które za wieki starczą.

« Taka chwila nadeszła obecnie.

« Rok 1915-y zatarł już znacznie owe antypolskie bruzydy w psychice rosyjskiej.

« Epokowe wypadki doby obecnej dokonają ostatecznego przewrotu w poglądach społeczeństwa rosyjskiego na sprawę polską. »

Na skutek domagania się naszych Czytelników, przygotowaliśmy niewielką ilość egzemplarzy **numerowanych POLONIA-NOËL**, egzemplarzy wydanych szczególnie zbytkownie, odbitych z wyjątkową starannością i godnych najprzedniejszych kolekcji. Lwia część tych egzemplarzy przeznaczoną została dla dygnitarzy świata politycznego, — reszta w liczbie trzydziestu egzemplarzy jest do nabycia w Administracji **Polonii** w cenie **20 fr.** za egzemplarz.

Zamówienia *imienne*, lista nazwisk posiadaczy egzemplarzy numerowanych będzie drukowaną, należy nadsyłać natychmiast.

◊ Organizacja okupacji austriackiej.

Południowa część Królestwa Polskiego, obejmująca nieco więcej niż trzecią część kraju, znajduje się, jak wiadomo, pod zarządem Austro-Węgier. Na czele całej okupacji stoi generał gubernator, któremu podlegają poszczególni komendanci obwodów. Obwody, odpowiadające przeważnie dawnym powiatom, są jedynie dziś jednostkami administracyjnymi na całym terenie okupacyjnym. Dotychczasowe podziały na gubernje (większa część gub. piotrkowskiej z kawałkiem powiatu sieradzkiego gub. kaliskiej, oraz z enklawą jasnogórską, tudzież gubernje kielecka i radomska, wreszcie dawna gub. lubelska) są zniesione.

Siedzibą zarządu generalnego były: najpierw Miechów, następnie Kielce, obecnie (od 1 października) jest nią Lublin, który, od 3 sierpnia do 9 września był w posiadaniu i pod administracją Niemiec, poczem objęły go w posiadanie wraz z całą dawną gubernją władze austro-węgierskie. Generał-gubernatorem (urzędowa nazwa « generalny gubernator ») obszaru okupacyjnego został, w dniu 17 sierpnia, generał Eryk baron Diller, zastępcą jego jest generał Lustig, który był jego poprzednikiem na urzędzie, nie mając jednakże tytułu generalnego gubernatora. Szefem sztabu generalnego gubernatorstwa jest pułkownik Arthur Hausner.

Generalnemu gubernatorowi podporządkowane są wszelkie sprawy wojskowe (także żandarmerja i intendentura), oraz cywilne obszaru okupowanego. Kierownictwo sekcji administracyjnej rząd austriacki powierzył radcy namiestnictwa lwowskiego, dr. Jerzemu hr. Wodzickiemu, którego zastępcą jest radca namiestnictwa, Adam Karchezy. Pod ich kierownictwem pracują referenci poszczególnych działów, jak administracji miejskiej i wiejskiej, dróg i komunikacji, poczty i telegrafów, sądownictwa, oświaty, górnictwa, leśnictwa i t. d.

Generalny gubernator, zarówno jak jego zastępcą i szef sztabu, otrzymuje władzę bezpośrednio z rąk naczelnego wodza armji (którym jest arcyksiążę Fryderyk, właściciel trzeciej części powierzchni Księstwa Cieszyńskiego i licznych kopalń węgla w tym bogatym w skarby podziemne kraju.). Generalny gubernator jest najwyższym organem władzy wykonawczej i najwyższą instancją w administracji i w wymiarze sprawiedliwości na terytorjum okupo-

wanem, gdy natomiast najwyższą instancją w dziedzinie ustawodawczej jest naczelna komenda armji.

PREZ Z NASZEJ ZIEMI!

(Z cyklu «Zmartwychwstanie»)

I

Precz z naszej ziemi, najezdniców hordy!
Wyście się do nas zlecieli jak sępy,
Niosąc pożogę, zniszczenie i mordy,
Walk kazirodczych prowadząc zastępy.
Jak, śmiecie deptać te cmentarne niwy,
Gdzie tyłu ofiar waszych leżą kości?
Ten grób, gdzie w dzikim oblędzie przeszłości,
Samiście skryli — cały naród żywy.

Wy go hańbicie stopami swojemi!
Precz z naszej Ziemi!

II

Precz z naszych mogił, tych świątyń żaloby,
Tej drogiej pięciu pokoleń spuścizny —
Gdzie leżą kości zmarłych dla ojczyzny,
Tam niema miejsca na najezdco w groby!
Oni męczeńsko legli do mogiły,
W imię swobody, prawa i miłości,
A wy giniecie w imię pychy, siły,
— By jarzmo gwałtu narzucić ludzkości!

Wyście nie godni tych świętych ołtarzy!
Precz z naszych cmentarzy!

III

I wy! co zamiast bronić naszej ziemi,
Uszliście, zgrozę rzucając za sobą,
Kraj nasz pustosząc rękami własnymi,
Za serce nasze płacąc nam żalobą!
I wy! co ziemię owładnąwszy siłą,
Nigdy serc naszych zdobyć nie zdołacie
I dziś nad własną stoicie mogiłą,
Bo innych Bogów jak «Przemoc» nie znacie!

Żaden z Was naszej nie godzinie ufności,
Precz z naszej przyszłości!

JÓZEF LIPKOWSKI.

PO ZGONIE Ś. P. L. DYMSZY

Na ręce gen. Aleksandra Babiańskiego,
poseł Rodiczew nadesłał poniżej przyto-
czony głos z powodu zgonu p. Dymyzy:

Garść ziemi rosyjskiej na polską rzucamy mo-
giłę. Przybyliśmy tu, aby oddać prochom Dym-
szy posługę ostatnią, lecz czyż ostatnią? On nie
ma w tej chwili nawet miejsca na grób w swej
ziemi ojczystej. To nasz obowiązek dać mu mo-
giłę w rodzinnej Polsce, w wolnej Polsce.

Byliśmy świadkami walki o prawa ojczyzny,
które służył, nie szczedząc sił swoich, trwoniąc
je bez rachunku. Nie naszą rzeczą jest sąd o
tem, czy na dobrej drodze szukał on zbawienia
ojczyzny, lecz w to dążenie wkładał on całą du-
szę. Nawet jeżeli mylił się, niezmiennym po-
zostawał cel jego drogi, doktórego dążył bezin-
teresownie i nieprzerwanie.

Zmarł w godzinie cierpień swego narodu, w
ciężkiej godzinie. Są to i nasze cierpienia. I na-
dzieje nasze są wspólne. Jedną bowiem jest
wolność — i zdobywając ją dla Rosji, nie mo-
żemy nie dać jej Polsce. Wzamian najazdu nie
przyniesiemy jej wznowionego ucisku. Nastąpi
koniec cierpień i ofiar. Upadnie gwałt i skruszo-
ne będą kajdany.

T. RODICZEW.

Przypominamy wszystkim naszym Prenume-
ratorom, iż, przy zmianie adresu, należy dołą-
czać 50 centymów markami pocztowymi na za-
rządzenie przedruku opasek.

POLONIA - NOËL

Oktładka kolorowa, wykonana przez znakomitą artystkę, p. Korab-Mercère, przedstawia sztandar polski na tle krajobrazu polskiego, opromienionego pierwszemi blaskami wschodzącego słońca...

Tekstu, oprócz okładki, stron trzydzieści sześć, format normalny Polonii, papier kredowy...
Siedem rysunków oryginalnych, wykonanych przez p. Korab-Mercère.
Chromolitografia sztandaru polskiej kompanji.

Dalej, dwieście sześć klisz ilustracyjnych, w których zgórą 1.400 portretów oficerów, żołnierzy, żołnierzy-wolontarjuszów; cały szereg ilustracji obrazujących życie Żołnierzy-Polaków w koszarach, na froncie, na czasach, w szpitalu, przy pracy, przy posiłku... A w tem wiele zdjęć pamiątkowych, wizerunków, nieznanych często najbliższym rodzinom poległych bohaterów.

Oto pobieżna statystyka naszego wydawnictwa.

Ta statystyka winna każdego przekonać, iż **ALBUM** nasze zasługuje na najszersze rozpowszechnienie pośród społeczeństwa polskiego i francuskiego, ileż, samo przez się, goręcej, niezawodniej przemawia niż wszystkie racje i argumentacje, przemawia bowiem w godzinie wojny braterstwem broni dwu narodów.

Z naszej strony uczynimy i ten wysiłek, aby Album doszedł rąk wybranych...

Lecz rozkrzewienie go między masą należy do naszych Czytelników, do nich się odwołujemy śmiało, ileż idzie tu o wydawnictwo nie tylko doniosłe, lecz piękne, takie, którem mamy prawo się chlubić.

KŁĘSKA WYLUDNIENIA

«Zgoda» chicagoska pisze co następuje:

Bardzo poważne zadanie wynurza się coraz bardziej na ziemiach polskich w miarę tego, jak fale wojny coraz dalej na wschód odpływają. Zadanie to streszcza się w tem, aby uniknąć klęski wyludnienia pewnych okolic, klęski, która w wyższym stopniu może dotknąć ziemie polskie w wielu okolicach, niżby nawet można było przypuszczać. Odnosi się to głównie do gubernji położonych na wschód od Wisły, począwszy od Sandomierza w górę, aż do Modlina.

Trafne uwagi na ten temat znajdujemy w warszawskim Tygodniku Ilustrowanym pióra znanego statystyka, p. H. Wiercińskiego, p. t. «Wisząca nad nami klęska wyludnienia».

P. H. podaje najprzód historyczny przegląd wzrostu ludności w Polsce, oraz wahania w tym wzroście, zależne od wojen i epidemji, przyczem stwierdza, że kraj wraca do normalnej cyfry ludności o wiele łatwiej po klęsce epidemji, aniżeli po zamieszkach wojennych.

Na wyrównanie spustoszeń, jakie poczyniły pierwsza wojna szwedzka i późniejsze wojny domowe, potrzeba było blisko 150 lat, bo dopiero pod koniec panowania Stanisława Augusta stan zaludnienia wielu okolic kraju powracał do tej normy jaka była przed pierwszym najazdem Szwedów.

«Że i wojna obecna — pisze p. W. — grozi nam klęską podobną, nie ulega już wątpliwości. Klęskę pożogi i ruiny powszechnej powiększa jeszcze przymusowe lub na pół przymusowe wysiedlenie ludności na wschód i zachód, nie licząc tych strat, które powodują kule, niewygody i choroby, nieodłączne towarzyszkami wojny.

Musimy też bacznie oceniać doniosłość tych strat, a oceniwszy je, dolożyć wszelkich starań i wysiłków, a nawet ofiar, ażeby straty te ile można ograniczyć, musimy szukać sposobów, ażeby ograniczyć, ile się da tylko, wychodźstwo, ażeby ściągnąć napowrót do kraju tych, co nieopatrznie go opuścili: musimy dopomagać bezdomnym w znalezieniu dostatecznych schronisk przed słągą i chłodem, zabezpieczyć od głodu i osłonić od chorób.

Są to najbliższe obowiązki tych, co w tej katastrofie ocaleli, lub mniej szwanku ponieśli; są to najbliższe wskazówki obywatelskiego życia i obowiązków obywatelskich: są to wymagania najbardziej realnego patriotyzmu, objawiającego się w czynie, nie tylko w słowie».

OFIARY

Nadesłano do Administracji Polonii następujące dary:

Dla rannych żołnierzy-Polaków:

WPP: Jan Wandegen 5 fr.; — Korwin-Żmiejewski 30 fr.; — Vierlin-Trukowa z Lyonu 10 fr.; — Władysław Cieszkowski 10 fr.; — Adolf Andrzejewski 6 fr.; — Weinraub 5 fr.; — Tadeusz Pelczarski 5 fr.; — Un gymnaste de la Nantaise 1 fr.; — Mlle Alavoine 5 fr.; — Mr. Jules Venet 3 fr.; — M. H. Abczyński 5 fr.; — Kazimierz Liszkowski 50 fr.; — Ignacy Hegner 10 fr.; — Mme Prażmowska 20 fr.; — Artur Gadziński 20 fr.; — H. Weiss 5 fr.; — M. Vogler 10 fr.; — Mr. Laner 1 fr. 85 cent.; — Aug. Richer z Puy 1 fr. 80 cent. — Razem nadesłano 203 fr. 65 cent. Łącznie z ogłoszonymi w numerze 52 Polonii (1915) (8.295 fr. 65 cent.) zebrano 8.499 fr. 30 cent.

Na Gwiazdkę dla żołnierzy i działwy do dyspozycji paryskiego Sokoła:

WPP: Jadwisia Zielińska, na czekoladkę dla dobrych żołnierzy 5 fr.; — Dr. Henryk Gierszyński 5 fr.; — Jan Wandegen 5 fr.; — Stanisław Olesiak 2 fr.; — Rose White 5 fr.; — Karol Halpert 100 fr.; — Wanda Bułhak 10 fr.; — Mme Simond 20 fr.; — Comtesse Guiccardi 5 fr.; — hrabina Plater-Zylberg 100 fr.; — pani Pętkowska 2 fr.; — pani Rappaport 25 fr.; — Adolf Sprung 20 fr.; — pani Beck 10 fr.; — Burner 5 fr.; — Mlle Marie Gabrielli 5 fr.; — Mlle Fandeur 2 fr.; — Mlle Th. G. 7 fr. 75 cent. — Razem nadesłano 298 fr. 75 cent. — Łącznie z ogłoszonymi w numerze 52 Polonii (415 fr.) zebrano 713 fr. 75 cent. i wypłacono «Sokołowi» paryskiemu.

Dla ofiar Wojny w Polsce:

WPP: Jan Wandegen 5 fr.; — Łukaszuk 5 fr.; — Michał Frankiewicz z Dijon 5 fr.; — za pośrednictwem ks. Kalinowskiego od proboszcza ks. Ferrier w Nicei, zebrane podczas kwesty w kościele 110 fr. 15 cent.; — Une petite Française, Georgette L. 5 fr.; — Sompoliński 4 fr.; — Bogusławski 3 fr.; — Józef Świderek, legjonista w Marokku 5 fr.; — Mme Wanda Bułhak 20 fr.; — Socjalista polski 100 rubli, które notujemy według kursu jako 200 fr., przesyłając banknot do kasy Komitetu Generalnego; — Jeńcy-Polacy z Coulon 10 fr.; — Podporucznik Marcel Zieliński 10 fr.; — Wictor Górecki 5 fr.; — Dla głodnych w Królestwie, celem uczczenia św. Antoniego Padewskiego N. N. 10 fr.; — pani Kaczkowska 10 fr.; — Tad. Pelczarski 5 fr.; — pani Ungauer-Myszyńska 4 fr. 20 cent.; — F.

Chaumont 30 cent.; — Dr. Feliks Wagner-Kiciński 20 fr.; — Mlle d'Espinose 3 fr.; — p. K. Kubiński 10 fr.; — Les professeurs de l'Institut Girard à Vincennes 10 fr.; — za pośrednictwem p. Zofji Niewiadomskiej od górników z Aveyron: Jan Lenard 2 fr.; — W Janowicz 3 fr.; — Polacy Aveyrończycy 13 fr.; — Górniery Polacy w Aubin zebrane przez Antoniego Gogulskiego i St. Dupiczaka — mianowicie:

Książd polski 14 fr.; — Fr. Przybyłowski 10 fr.; — Zofja Niewiadomska, nauczycielka 6 fr.; — St. Dupiczak 5 fr.; — J. Jankowski 5 fr.; — N. N. 5 fr.; — Antoni Borowiak 5 fr.; — Kasper Pindras 5 fr.; — Tomasz Olszański 5 fr.; — W. Duczmal 5 fr.; — Wawrzyniec Majchrzak 5 fr.; — W. Ogrodowczyk 5 fr.; — Wl. Janowicz 5 fr.; — Adam Jankowiak 5 fr.; — M. Roszak 4 fr. 50 cent.; — St. Deville 4 fr.; — Józef Kudzia 3 fr. 50 cent.; — Antoni Gogulski 3 fr.; — Fr. Gronczewski 3 fr.; — Ignacy Zbilski 3 fr.; — Józef Monica 3 fr.; — Ksawery Forszpaniak 3 fr.; — Józef Gabrjelski 3 fr.; — Marcin Dankowski 3 fr.; — W. Wieczorek 3 fr.; — Ludwik Brychey 3 fr.; — Antoni Skatecki 3 fr.; — Fr. Nowacki 2 fr. 50 cent.; — St. Broda 2 fr.; — K. Fiener 2 fr.; — Dwaj synowie tegoż 2 fr.; — W. Kazimierzczak 2 fr.; — Jan Molek 2 fr.; — M. Jankowiak 2 fr.; — J. Wiśniewski 2 fr.; — St. Jankowiak 2 fr.; — Fr. Grobelny 2 fr.; — Jan Muslewski 2 fr.; — T. Paterczyk 2 fr.; — M. Bochiński 2 fr.; — St. Pantera 2 fr.; — Jan Jastrzab 2 fr.; — J. Lipowski 2 fr.; — Andrzej Samroza 2 fr.; — Jan Sobik 2 fr.; — August Broza 2 fr.; — Jan Wasyluk 2 fr.; — Karol Marszałek 1 fr. 50 cent.; — St. Zimny 1 fr. 50 cent.; — K. Nowaczyk 1 fr. 50 cent.; — T. Loza 1 fr. 50 cent.; — J. Siudy 1 fr. 50 cent.; — W. Kwoka 1 fr. 50 cent.; — Dzieci ze Szkoły polskiej 1 fr. 10 cent.; — Antoni Adamkiewicz 1 fr.; — Zbiński 1 fr.; — Marciniak 1 fr.; — Marciniak syn 1 fr.; — Jaroszyk 1 fr.; — Sulak 1 fr.; — Cumpala 1 fr.; — Sudół 1 fr.; — Łalko 1 fr.; — Wronka 1 fr.; — Marejan 1 fr.; — Chmielek 1 fr.; — Kaletka 1 fr.; — Józef Kozłowski 1 fr.; — Żuchowski 1 fr.; — A. M. 1 fr.; — Krzywoń 1 fr.; — Kurant 1 fr.; — Nowakowski 1 fr.; — Żydek 1 fr.; — Boezar 1 fr.; — Kurzawa 1 fr.; — Trukowski 1 fr.; — Michajda 1 fr.; — Buba 1 fr.; — Niebrój 1 fr.; — Przetak 1 fr.; — Pieczka 1 fr.; — Byczkowski 1 fr.; — Szczepaniak, Dantel Józef, Daniel Henryk, Helena Gabrjelska, Marja Głowat, Bednarczyk, Wilk, Polaniecki, Jeleń, Suśnik, Zielonka, Szewczyk, Zajac, Kaletka, Sembol, Janowski, Wiśniewski, Majchrzak, — wszyscy wymienieni, począwszy od Szczepaniaka złożyli po 50 centimów; — Kazior 40 cent.; — Samotny 6 fr. Razem od górników z Aubin 222 franki. Razem nadesłano **694 fr. 65 cent.**

Łącznie z ogłoszonymi w numerze 52 (1915) **Polonii** (8 373 fr. 55 cent.) zebrano dla Ofiar Wojny w Polsce **9.068 fr. 20 cent.**

Wszystkich, którzy zamówili **POLONIA-NOËL** a nie uiszcili należności za przesyłkę, prosimy o zgłoszenie się po odbiór egzemplarzy do Administracji.

Śpieszcie nabyć nasz numer gwiazdkowy **POLONIA-NOËL**, stanowiący **Album** pamiątkowe **żołnierzy-Polaków** w armji francuskiej.

Cena egzemplarza 3 franki, z przesyłką pocztową 3 fr. 30 cent., — zagranicę 3 fr. 50 cent.

Pamiętajcie, że Album to należy rozpowszechniać i popularyzować.

STANY ZJEDNOCZONE DLA POLSKI

Ostatnie telegramy przyniosły wiadomość niezwykłą, świadczącą wymownie o wzrastających dla Polski sympatiach na wszystkich krańcach świata.

Oto Kongres Stanów Zjednoczonych w Waszyngtonie uchwalił jednogłośnie urządzić we wszystkich miastach Stanów polski i na ten koniec zwrócił się do prezydenta, aby ten wyznaczył ten dzień.

W odpowiedzi na tą uchwałę, prezydent Wilson wydał dekret, stanowiąc, aby dzień polski we wszystkich miastach Stanów Zjednoczonych odbył się w dniu 1 stycznia 1916 roku.

Wobec wielkiej uroczystości z jaką Amerykanie obchodzą Nowy Rok, — uznanie dnia tego za «dzień dla Polski», jest dokumentem niezbitym głębokiej przyjaźni Stanów dla Ojczyzny naszej i pragnienia gorącego przyjścia Jej z pomocą.

Gdy nasi Czytelnicy słowa te czytać będą, w Stanach Zjednoczonych, pod znakiem Polski, płynąć będą setki tysięcy dla nieszczęśliwych naszych braci.

◊ Nowe Czasopismo polskie.

Z dniem pierwszym listopada rozpoczął wychodzić w Odessie, pod redakcją p. Adama Kowalczewskiego-Siedleckiego, tygodnik ilustrowany polski p. t. «Tygodnik Odesski», mający za zadanie łącznie przeszło 30,000 Kolonji Polskiej i ogarnięcie potrzebujących słowa polskiego wychodźców. Nowe to czasopismo przedstawia się bardzo dodatnio, szata jego zewnętrzna jest niezmiernie sympatyczna, ilustracje staranne, dobór treści również.

Nowemu Koledze zaszliśmy serdeczne życzenia powodzenia i wytrwałości.

Czasopismo polskie w Odessie ma grunt podatny, utrwalony, nie potrzebuje chorować na manję trwonienia grosza publicznego na drukowanie elukubracji, lecz może się oprzeć odrazu o zastępy Rodaków i być tych Rodaków chlebem powszednim.

Żywimy przekonanie głębokie, iż się tak stanie, bo rozmach i planowość pracy, w pierwszych trzech numerach ujawniona, zapowiada wiarę w jutro i własne siły.

◊ Odczyt profesora Boyer.

W cyklu odczytów wygłoszonych w r.b. w «Ecole des Hautes Etudes Sociales», prof. Paul Boyer, znakomity slawista francuski, dyrektor Szkoły Wyższej Języków Wschodnich, wypowiedział nader piękną prelekcję o *Języku Polskim*. Publiczność paryska była mile zdziwiona tonem i metodą pana Boyer. Cała prelekcja była zbudowana na pięknej zasadzie: oryginalności i samoistności języka polskiego w rodzinie języków słowiańskich. Język ten nie poddał się ani wpływom wschodnim ani wpływom zachodnim. Zachował wrodzoną wybitną oryginalność. Jestto język wielkiego narodu, wielkiego dlatego, że ma wielką literaturę pełną oryginalności, o charakterze swojskim i bardzo bogatą. W kilku słowach scharakteryzował p. Boyer, powołując się na «Kurs Literatury Słowiańskiej» Adama Mickiewicza, rozwój literatury polskiej, poczynając od «Kazań Świętokrzyskich», poprzez Reja i

Kochanowskiego, kończąc na wieku współczesnym. Bylibyśmy wdzięczni znakomitemu slawistcie, gdyby odczyt swój chciał ogłosić drukiem. Prace polskich filologów Brücknera, Kaliny, Nitzscha, zbliżone do poglądów p. Boyer, są nieznanne we Francji, chyba że tylko kilku specjalistom. Nie postaraliśmy się aby były tłumaczone. Dobrze byłoby, gdyby odważne i umiejętnie poglądy p. Boyer znalazły sobie szersze audytorjum, od lat, niestety, nawykłe do słuchania nie z nauki a z niechęci urobionej nauki filologicznej.

Wszyscy roczni, półroczni i kwartalni prenumerujący **POLONII**, abonament których kończy się z dniem pierwszym stycznia, proszeni są o wniesienie zawczasu przedpłaty, a to celem uniknięcia przerwy w odbieraniu naszego czasopisma.

NEKROLOGJA

† Z Galicji donoszą, iż Andrzej hr. Stadnicki, ostatni syn Jana i Bogumily z Lubieńskich, zmarł z ran. Ś.p. Andrzej Stadnicki był zmobilizowany przez Austriaków.

KRONIKA PARYSKA

◊ Z Misji polskiej.

Dyrektor Misji, ks. prałat Postawka, zawiadamia wszystkich Rodaków, iż nabożeństwo noworoczne odbędzie się w niedzielę, dnia 2 stycznia, o godzinie 11 rano punktualnie.

◊ Do ludzi dobrej woli.

Komitet Obywatelski usilnie prosi o starą odzież, obówie i bieliznę. Kilkadziesiąt rodzin obarczonych drobną dźląwą nie zostało jeszcze zaopatrzonych pomimo starań Komitetu.

Komisja Wykonawcza podejmuje się zabrać przygotowane rzeczy z mieszkania ofiarodawcy. Wystarczy napisać do Komisji (15 rue du Petit Pont) i oznaczyć dzień i godzinę, kiedy można po paczkę się zgłosić.

◊ Wykłady p. Jotejko w Collège de France.

Dzielimy się z czytelnikami nowiną wielce miłą, że znakomita uczona nasza, p. Józefa Jotejko (dyrektorka Instytutu Pedagogicznego w Brukseli) zaproszona została przez paryskie «Collège de France» do ogłoszenia w tej prastarej uczelni wykładów z dziedziny psychologii (Fondation Michonis). Rodaczka nasza będzie pierwszą kobietą, przemawiającą z katedry, słynnej nazwiskami Mickiewicza, Micheleta, Quineta i Renana. Wykłady zaczną się w drugiej połowie stycznia.

◊ Wiadomości żołnierskie.

Adolf Blankstein, Wolontariusz polski, lekarz, po wyleczeniu z ran, przybył na kilkodniowy wypoczynek do Paryża. Blankstein otrzymał krzyż wojny z palmą za dwukrotne wymienienie go w rozkazie dziennym.

◊ Tombola na rzecz Pomocy Bratniej Artystów polskich.

Dzięki iniejiatywie artystki-malarki, p. Lewickiej, urządzonej została Tombola na rzecz Pomocy Bratniej Artystów polskich.

W Galerii Bernheima (23 boulevard de la Madeleine) odbywa się w tej chwili i trwać będzie do dnia 15 stycznia, wystawa zaofiarowanych dzieł, zwiedzać ją można bezpłatnie od 10 rano do 6 wieczorem. Bilety na Tombolę w cenie jednego franka są do nabycia na wystawie; nabywca stu biletów bezwzględnie wygrywa. Kilkudziesięciu artystów paryskich nadesłało swe prace a pośród nich tak znakomici jak: Renoir,

Rodin, Bonnard, Bourdelle, Boznańska, Moreau i wielu innych.

Organizacją tej Tomboli, za zezwoleniem ministerjalnym, zajmuje się p. Granić.

Zachęcamy gorąco naszych Czytelników do zwiedzenia tej ciekawej wystawy i nabywania biletów na Tombolę, która cel drogi sercu każdego Polaka, łączy z możliwością wygrania dzieła sztuki.

◊ Wielki koncert polski w Lyonie.

Kolonja polska w Lyonie przygotowuje na połowę bieżącego miesiąca wielki koncert na rzecz Ofiar Wojny w Polsce; — w koncercie tym udział swój zapowiedzieli artyści pp: Litwin, Napierkowska i August Radwan. Koncert ten poprzedzi konferencja o sztuce polskiej Jana Styki, oraz wystawa prac Styki-ojca i synów.

Mer Lyonu, Senator, Edward Herriot, użył temu zamierzeniu, z którego dochód jest przeznaczony na rzecz Ofiar wojny, — swe najwyższe poparcie.

◊ Poranek artystyczny.

W dniu 27 z. m., staraniem p. Jadwigi Bronisławskiej i zawdzięczając energii młodzieńczej iniektorki, odbył się w Lyceum Racine'a poranek artystyczny, na który złożył się obfity program, wykonany przez grono młodych amateerek i amatorów i to wszystko pod imieniem Polski. W przedstawieniu doskonale pomyślanem wzięła udział również gromadka uczniów Szkoły Polskiej.

Dochód czysty, 200 fr., podzielony został w połowie na rzecz Czerwonego Krzyża i na komitet Michelet-Mickiewicz.

Licznie zgromadzona publiczność, i to przeważnie francuska, zgotowała gorące przyjęcie Amatorom-Artystom i organizatorom tej niezwykle manifestacji francusko-polskiej.

◊ Brak numerów Polonii.

Poszukujemy numerów : 1, 3, 4, 7 i 15 Polonii z roku bieżącego, 1915. Za każdy, poszczególny numer placimy gotówką lub, na wyraźne żądanie, wydawnictwami, 50 centimów.

Zwracamy się do wszystkich naszych Czytelników o pomoc w tej mierze. Kto nie zbierał rocznika Polonii, może za te numery otrzymać bezpłatnie kwartalny abonament!...

◊ Składajcie.

Składajcie ofiary dla rannych, na posyłki dla żołnierzy, na chleb dla głodnych i bezdomnych.

◊ Pamiętajcie o Archiwum.

Nie marnujcie pism, dokumentów, pamiątek, dotyczących żołnierzy-Polaków w armji francuskiej, — w Waszych przygodnych zbiorach wszystko to zniszczy, rozsypie się, przepadnie

— Nie zapominajcie.

Nie zapominajcie, że POLONIA jest tem niezwykłym czasopiśmie polskim na obczyźnie, które dotrzymuje święcie, zaciągniętych, względem Czytelników swych i społeczeństwa, zobowiązań.

Nie zapominajcie, że POLONIA nie jest błędnym ognikiem, który zjawia się niespodzianie i gaśnie równie raptownie, ku wielkiemu żmierzaniu tych, którzy uścili czteroczną przedpłatę.

Nie zapominajcie, że POLONIA, w tych trudnych, ciężkich czasach, trwa na stanowisku, że nie zna mitregi, że nie zawodzi nigdy.

Nie zapominajcie, że POLONIA opiera się na kolisku zwolenników, których zdobyła i przekonała jeno własną pracą, że z drobnych ziarenek maleńkiej prenumeraty poczęła się i wyrosła.

Nie zapominajcie, że należy nie tylko czytać POLONIĘ i prenumerować ale i dawać ją do czytania znajomym cudzoziemcom, przyczyniać się tem samem do krzewienia wiadomości o Polsce.

◊ Dla Bajończyków.

Przed kilku miesiącami, ogłosiliśmy opis pióra Wolontarjusza, p. Wielowiejskiego pamiętnej wyprawy naszych Bajończyków, podczas której poległ ś. p. Władysław Szuyski.

Z powodu tego opisu a zwłaszcza z powodu listy uczestników tej wyprawy, otrzymaliśmy nawet... protesty. I ten miał brać udział i tamten, ten nie był a tamten miał być... Wskutek tych protestów, liczba ochotników z dwudziestu pięciu... dowolnie się powiększała. I ta okoliczność zaczęłaby sposobnością do przyznawania się do nie swoich wawrzynów.

Aby położyć kres temu i uniknąć na przyszłość wszelkich nieporozumień, — zwróciliśmy się do pułkownika, komendanta pułku, pod którego opieką wyprawa była dokonana i w którego rocznikach została zapisana. I oto Zaczny Pułkownik nadesłał nam, wraz z bardzo serdecznym listem, i opis i... co najciekawsze, listę dokładną dwudziestu pięciu żołnierzy (śródt których sierżant i dwu kaprali), którzy brali udział w wyprawie...

Incydent więc jest zamknięty. Lista ustalona bezwzględnie. Ogłosimy ją w numerze najbliższym.

◊ Odczyt.

W niedzielę, d. 2 stycznia, w Tow. Artystów, prof. W Lutosławski wygłosi odczyt p. t. « Naród polski a wojna ». Godzina 3 1/2 p.p. Wejście po 2 fr.; 1 fr. 50 i 1 fr.

◊ Oszust udający biskupa polskiego.

Znany oszust Jan Tortowski, który za chodzenie w fioletach biskupich i naciąganie naiwnych Włochów odsiedział sześć miesięcy więzienia we Florencji, będąc zdemaskowanym przez księdza Borodzieza, obecnie « działa » w Hiszpanji i tam gorliwie zbiera ofiary na... Polskę...

Ostrzegamy wszystkich przebywających w Hiszpanji Rodaków przed tym sławnym łapi-groszem. Należy go poprostu oddać, i to co-przedzej, do kozy.

Przy tej sposobności stwierdzamy, iż, na bruku paryskim, zaczynają również ukazywać się nieznaną nikomu ludzi, którzy rzekomo przybyli zaopatrzeni w pełnomocnictwa do zbierania pieniędzy na cele polskie....

Między innymi sygnalizowano nam niejakiego pana P. — owóż dajemy mu dwa tygodnie do namysłu i do okazania swych legitymacji, — o ile te legitymacje nie będą nam przedstawione, ogłosimy go z nazwiska i równocześnie. wniesiemy skargę do władzy...

Używajcie sobie wszelacy panowie, ile chcecie na własne ryzyko, ale wara wam od okradania ginących z głodu...

Czekamy tylko dwa tygodnie. Kolonja Polska musi wiedzieć, kto i jakie ma prawo do zbierania składek — inaczej koza za oszustwo.

◊ Do nabycia w Administracji « Polonji ».

1) Nuty na fortepjan « Jeszcze Polska nie zginęła », 50 cent. ; za 10 egzemplarzy, 4 fr. ; za 30 egzemp. 10 fr.

2) Nuty na fortepjan i do Spiewu « Boże, coś Polskę » 50 cent. ; za 10 egzempl. 4 fr. i za 30 egzemp. 10 fr.

3) Mapy Polski, dziewięć map w siedmiu kolorach, x objaśnieniami w językach francuskim i angielskim, opracowanie Józefa Lipkowskiego, cena 1 fr. 25, z przes. 1,50.

4) « La Question Polonaise », Józefa Lipkowskiego, wydanie francuskie i angielskie, równorzędnie, z mapami Polski, cena 3 fr. 50 cent., z przesyłką 3 fr. 75 cent.

5) « Le Prochain Congrès de la Paix et la Question Polonaise » przez Józefa Lipkowskiego, wydanie francuskie i angielskie równorzędnie, z mapą etnograficzną, cena 2 fr., z przes. 2 fr. 25 cent.

6) « L'Architecture Polonaise » Par Gaston Lefol et Ladislas de Strzembosz, 48 ilustracji w tekście, wydanie na wytwornym papierze fr. 3, franko 5 fr. 25 cent.



7) Reprodukce kompozycji Jana Styki « Zgon Szuyskiego » i « Sen w okopach », po franku za sztukę.

8) « France et Pologne » par Henry Jam, 2 fr., franko 2 fr. 25 cent.

9) « Zbiór dokumentów, dotyczących sprawy polskiej, sierpień 1914 — styczeń 1915 », franka za egzemplarz, z przes. 1 fr. 20 cent.

10) Pocztołki z ortem polskim, litografowanym w pięciu kolorach, według wzoru gdańskiego Jednego franka za 10 sztuk, z przesyłką 1 fr. 20.

11) Pocztołki ze Sztandarem Kompanji Polskiej Bajończyków, chromolitografowane w sześciu kolorach. 1 fr. 25 cent. za 10 sztuk ; z przesyłką pocztową 1 fr. 50 cent.

12) Nalepki polskie z herbami Polski i Warszawy, w siedmiu kolorach, arkusz ze 105 nalepkami 2 fr. z przes. 2 fr. 20 cent.

13) « La Pologne », par Georges Bienaimé ; cena 1 fr., z przesyłką 1 fr. 25.

14) Sur le Passé de la Prusse », z mapą kolorowaną prowincji polskich pod zaborem pruskim. Cena 1 fr. z przesyłką poczt. 1 fr. 25 cent.

15) « Le Prince Joseph Poniatowski » par S. Askenazy, trad. Henry Grappin, 1 fr., franko 1 fr. 25 cent

ODPOWIEDZI REDAKCJI

Pani Zofji R. w A. Dziękujemy za życzenia. Koszt druku, klisz i papieru naszego wydawnictwa wynosi 7.000 franków bez setki!! I to przy warunku, że współpracownikowie całe artystyczne i literackie mieliśmy bezpłatnie! Naturalnie, gdybyśmy na to wydawnictwo otrzymali subwencję — mogliśmy, jak SzPani sobie życzy, — rozrzucić je w tysiącach egzemplarzy.

Stalemu Prenumeratorowi z Passy. Drukujemy wszystkie komunikaty, wydrukujemy i ten, bo nigdy na « wdzięczność » nie liczymy. Do wzmiankowanej Instytucji się nie mieszamy, niech ją atakują ci, którzy do niej należą, my radzi jesteśmy wierzyć w jej dobrą wolę.

Żołnierzowi. Ma SzPan słusność, ale skądże mamy wziąć środki na obdarowanie wszystkich a więc lekko licząc 1.700 Żołnierzy-Polaków naszym Albumem! Gdyby na to Album udzielono nam subwencji, rzecz inna. Tego wypadku nie było. Jeżeli zaś SzPan zwróci uwagę na to, iż musimy i tak rozesłać różnym dostojnikom około 500 egzemplarzy, no to z łatwością SzPan wykałkuje, że myśl Jego przechodzi środki nasze. Daliśmy możliwość wszystkim nabycia Albumu niżej ceny kosztu własnego i to wszystko, co byliśmy w stanie uczynić. Dzisiaj musimy czuć, abyśmy związali koniec z końcem i uregulowali potężny rachunek za klisze, druk, papier. Będziemy bardzo zadowoleni, jeżeli nam się to wogóle uda.

Panu St. S. Z. Nie umieścimy, bo, aby przemawiać do « koliska prenumeratorów « Polonii », trzeba być samemu prenumeratorem.

Pani L. F. w M. — Nie wydrukujemy dla braku miejsca.

Pani Annie F. — Prosimy przeczytać odpowiedź sąsiednią. Naturalnie najprostszym rozwiązaniem kwestji byłoby aby poprostu złożyć się i zrobić prezent Wolontarjuszom z Albumu. My przecież nie możemy tego propagować a, niestety, nie możemy i pozwolić sobie na zbyt obdarowania « Polonia-Noel » wszystkich żołnierzy-Polaków.

Bronzy do oświetlenia elektrycznego
GAZOWE LAMPY — INSTALACJE

A. BOUILLON

112, Boulevard de Belleville, 112 — PARIS

RZADKO KORZYSTNA OKAZJA!

KINEMATOGRAF, w ludnej dzielnicy Paryża, nadzwyczaj pięknie urządzonej, świetnie prosperujący, jest z powodu wypadków nagłych, jeżeli natychmiast za cenę nader niską — za tylko **Fr. 35.000**, — przy wypłacie **Fr. 20.000** — do sprzedania. Blizszych informacji udzieli na ządanie piśmiennic, **Mr. Pierre**, 28, rue Tandou w Paryżu.

PENSIJONATY POLSKIE W NICEI**PENSION SLAVE**

51, Promenade des Anglais

PENSION VARSOVIENNE

Palais Colonna — Place Magenta

CENY UMIARKOWANE — KUCHNIA POLSKA, WYKWINTNA
Centralne ogrzewanie — Elektryczność bezpłatnie

LINGERIE ET CORSAGES
Dentelles — Broderies
H. KARFIOL
126, rue Réaumur, 126
(près la rue Montmartre)
PARIS

S. ZIFFER PRACOWNIA FUTER
WSZELKICH RODZAJÓW
126, rue Saint-Denis, 126 — PARIS

MANUFACTURE DE CASQUETTES
et
CHAPEAUX PIQUÉS
en tous genres
SPALTER
10, rue de Thorigny, 10. — Paris

CHAPELLERIE
“LÉGER”

13, rue Saint-Antoine
PARIS

INTROLIGATOR **J. PAUTENIS**
OPRAWY
ZŁOCENIA 7, rue VALETTE, 7
wszelkiego rodzaju PARIS

FOURRURES & PELLETERIES
Garde pendant l'été

E. REIFEN
19, rue Auber — PARIS

L'IMPRIMERIE LEVÉ
Société au capital 800.000 Fr.
71, rue de Rennes, 71 (VI^e) — Téléphone: 703-45

ODDZIAŁ POLSKI

POSIADAJĄCY PERSONEL POLSKI

Przyjmuje wszelkie druki polskie w zakresie sztuki drukarskiej wchodzącej, podejmując się jednocześnie korekty w języku polskim.

SZYBKOŚĆ — CENY NIE WYTRZYMUJĄCE ŻADNEJ KONKURENCJI

12 FR. Za nadesłaniem 12 fr. przekażemy natychmiast piękny, płaski zegarek «LA GEORGINE», ankiec o 10 rubinach, z gwarancją pięcioletnią. Każdy ma prawo, w ciągu ośmiu dni, zwrócić ten zegarek, o ile by się niepodobał. **L. G. Brandris**, 7 rue de Provence. Paris (IX).

Comptoir d'Alimentation

37, rue Pasquier, 37 — PARIS
GOTOWE PACZKI Z PROWIANTEM
DLA ŻOŁNIERZY
na froncie i dla pozostających w niewoli
po 5 fr., 7 i 10 fr.
Wysyłka franco bez opóźnienia

FOURRURES & PELLETERIES

E. FISCH

48, rue Grenéta — PARIS

LE PIANISTE VIRTUOSE EDMOND HERTZ

— LEÇONS PARTICULIÈRES —

PRIX DE GUERRE

10, rue Simon Dereure, (Avenue Junot)
DE 3 A 6 HEURES

SKŁAD **J. JONKLER**
KUSNIERSKI 13, rue des Petits-Champs, — PARIS

MODELE — PRZECHOWYWANIE FUTER
FUTRA **CHARLES SEMMEL**

21, boulevard. Malesherbes — PARIS

ANTIQUITÉS ET OBJETS D'ART

J. BAUER

ACHAT — VENTE — ÉCHANGE
37, rue des Martyrs — PARIS

KUSNIERZE **SEMMEL & THUN**
60, rue Richelieu, 60

BRONCHITES
ASTHME · TOUX · CATARRHE
GLOBULES DU DR DE KORAB
A L'HÉLÉLINE DE
EXPÉRIMENTÉS DANS LES HOPITAUX DE PARIS
2 à 4 par jour
CHAPÈS 12, RUE DE LISLY PARIS

JÓZEF FREUNDLICH KUŚNIERZ
5, rue de Provence, 5

BIENENFELD JACQUES

KUPEJE: PERŁY, — DROGIE KAMIENIE
— BIŻUTERJE OKAZYJNE —
PARYŻ, 62, rue Lafayette, 62
Téléph: CENTRAL, 90-10
MADRYD, 11 & 12, Puerta del Sol

KRAWIEC DAMSKI **S. KOENIG**
19, rue des Mathurins, 19

M. ZWIERZYŃSKI Photographe du Ministère de l'Agriculture et de l'Ambassade du Japon.
28, rue du Faubourg Saint-Honoré.

FUTRA **HENRI HUT**
66, rue de Provence, 66

KRAWIEC MĘSKI **J. BIEDER**
17, rue Blanche, 17
(Grand-Montrouge)

VITTEL
GRANDE SOURCE

poleca się cierpiącym na:
ARTRETYZM — SKLEROZĘ
REUMATYZM — PODAGRĘ

WIELKIE ZAKŁADY
— OGRODNICZE —
(Właściciel: **Edm. DENIZOT**)
polecają:
WSZELKIE DRZEWA OWOCOWE,
OZDOBNE, FORMOWANE, etc.
Cenniki na ządanie darmo i oplatnie
Adres: **E. DENIZOT**
Grandes Pépinières — MEAUX
(Seine-et-Marne)

STANISLAS AMBROZEK

TAILLEUR POUR HOMMES

EXPERT PRÈS LA JUSTICE DE PAIX

65, Rue LAFAYETTE, 65
PARIS

PAUL LEIBEL

BIJOUX
« ORFEU »



Fabryka

WYROBÓW JUBILERSKICH

14, Rue de Paradis — PARIS

LOTION VÉGÉTALE
“RADIOACTIVE”
AU RADIUM

Arrête instantanément la chute, et fait repousser les cheveux —
S. ANTONI, 14, Cité Trévisse, PARIS

Librairie **GARNIER Frères**
6, Rue des Saints-Pères, Paris (VII^e)

Słownik Francusko-Polski, z podaniem sposobu wymawiania, zawierający wyrazy potoczne, niezbędny w podróży, tom oprawny w płótno miękkie, 32^o 2 fr.

Słownik Polsko-Francuski, z podaniem sposobu wymawiania, zawierający wyrazy potoczne, niezbędny w podróży, tom oprawny w płótno miękkie, 32^o 2 fr.

Dwa wymienione słowniki, oprawne w jeden tom, w skórę miękką, ciętą. . . 4 fr. 50 cent.

Wysyła się franko za przekazem pocztowym.
Do nabycia we wszystkich księgarniach i w Administracji “Polonii”.

LE GÉRANT: P. NEVEU

PARIS. — IMP. LEVÉ, 71, RUE DE RENNES